Supplément mensuel
L'Orient LE JOUR
Jeudi 5 septembre 2019

L'Orient Littéraire

Numéro 159 - XIVe année
Paraît le premier jeudi de chaque mois, sauf exception

III. **Najwa Barakat, écrire ou ne pas écrire**
IV. **Doina Ioanid : le chemin vers chez soi**
V. **Portrait de Selahattin Demirtas**
VI. **Jean Guilaine, avant l'histoire**
VII. **Interview de Philippe Delerm**
VIII. **Jonathan Coe : la fiction si réaliste du Brexit**

Édito

Faillite

On nous parle sans cesse de « faillite » du Liban, comme s'il s'agissait d'une vulgaire entreprise commerciale. Les gens attendent avec angoisse, à l'instar des bacheliers, la note de Fitch et consorts ; on s'inquiète à la moindre fluctuation de la livre libanaise ; on panique quand une banque locale se retrouve dans le collimateur des gendarmes financiers du monde. Et quand le Hezbollah décide de son propre chef de riposter aux provocations israéliennes, on fait dans son froc à l'idée de devoir revivre le cauchemar de la guerre des 33 jours. Faillite ? La vraie faillite est plutôt celle de l'esprit de nos dirigeants, impuissants face à la crise économique et aux problèmes vitaux comme l'électricité ou les ordures, et qui créent de nouveaux impôts pour affamer une population déjà exsangue. La vraie faillite n'est pas dans nos caisses, mais dans notre souveraineté confisquée, vidée de son contenu par des forces hégémoniques qui font la pluie et le beau temps sur notre territoire. La vraie faillite, c'est l'hémorragie qui décime notre jeunesse, acculée à quitter le Liban pour aller travailler décemment à l'étranger. La vraie faillite, c'est celle de nos institutions qui pourrissent les unes après les autres, noyautées par les partis, minées par la gabegie et par des nominations trop souvent dictées par le clientélisme au mépris de la méritocratie. La vraie faillite, c'est la passivité de nos citoyens qui ne réagissent pas aux coups qu'on leur inflige par peur de déplaire au caïd qu'ils suivent à l'aveuglette, mus par une sorte de syndrome de Stockholm à la sauce confessionnelle.

La vraie faillite, enfin, c'est quand l'espoir en un futur meilleur devient une utopie et que nos rêves légitimes s'effondrent comme un château de cartes parce que l'avenir ne se construit pas avec des incapables.

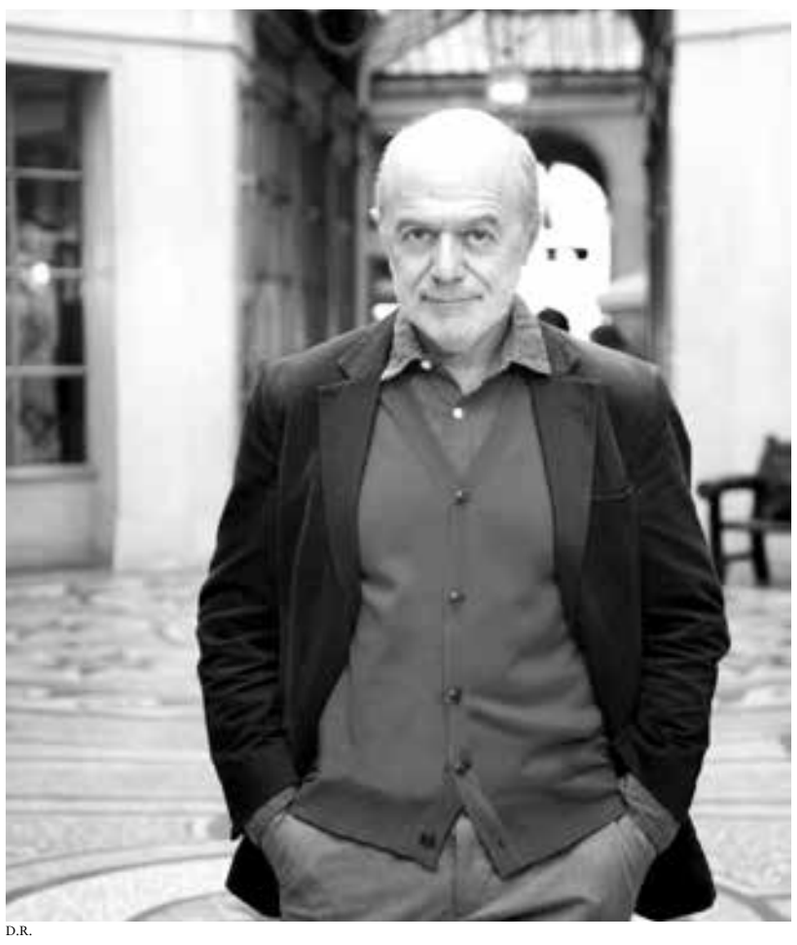
Alexandre NAJJAR

Une rentrée littéraire en quête d'identité

Ce qu'il y a de bien avec la rentrée littéraire, c'est son côté immuable, intangible et, osons le mot, éternel. Le monde peut être à feu et à sang, la société en proie aux plus intenses bouleversements et la planète au bord de l'explosion climatique, l'étrange rituel par lequel depuis un siècle environ, en France, éditeurs, écrivains, jurés, libraires s'accordent à concentrer leurs efforts, et partant ceux des lecteurs, sur la période qui court de la mi-août aux premiers frimas de novembre, relève du mystère. Et comme on le sait, lorsque les événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs…

Cette année, le milieu littéraire a semble-t-il décidé de faire mentir (un peu) le regretté Jérôme Lindon, le grand éditeur de Minuit, qui s'interrogeait sur cette exception française : le livre est la seule industrie où, à une baisse de la demande correspond une augmentation de l'offre. Cette année donc, on ne publiera « que » 524 nouveaux romans, dont 336 français (parmi lesquels 82 premiers romans) et 188 étrangers. Une baisse de 7,6 % par rapport à l'an dernier avec Amélie Nothomb toujours fidèle au rendez-vous de septembre depuis près de trente ans (*Soif*, Albin Michel) ! Alléluia ! Espérons que cela permette de faire l'économie d'un faux-débat récurrent depuis des lustres sur la surproduction. On publie trop de livres ! Ah bon ? Par rapport à quoi, à qui et quel est le critère de l'équilibre, du juste milieu ? Vaine controverse d'une société riche et gâtée. Il suffit de voyager pour en avoir honte. Oublions ! Mais s'il y a un petit travers auquel on ne coupera pas, c'est celui de la tendance. De l'air du temps. De la thématique dominante. Critiques et reporters adorent. Ça les rassure. Un peu comme ces éditeurs qui s'échinent à présenter les (forcément) inconnus auteurs de premier roman comme « *le nouveau Faulkner* » ou « *la nouvelle Ferrante* ».

Au cœur de l'été, on a donc déjà vu s'insinuer l'idée que ce serait cette fois-ci le moment des femmes. Le règne des écrivaines et des autrices. Outre que l'idée est totalement


D.R.

fabriquée et artificielle, elle est réductrice car elle essentialise des personnes telles que Nathacha Appanah (*Le Ciel par-dessus la tête,* Gallimard), Isabelle Desesquelles (*UnPur*, Belfond), Léonora Miano (*Rouge impératrice*, Grasset), Karine Tuil (*Les Choses humaines,* Gallimard), Mazarine Pingeot (*Se taire*, Julliard) à leur sexe en « *genrant* » (quel horrible expression !) leur roman au lieu de le juger pour ce qu'il est et non pour ce que la femme derrière le livre est censée incarner ou représenter. On croit ainsi honorer une œuvre alors que c'est la mépriser. C'est d'autant plus regrettable que s'il y a bien une tendance qui se manifeste depuis quelques années et de manière plus aiguë encore en cette rentrée, c'est bien la quête d'identité, laquelle a le mérite de concerner autant les hommes que les femmes. Elle n'en est mais moins une auberge espagnole. À se demander parfois si toute interrogation existentielle par le biais de la fiction n'en relève pas. Soit, mais certaines plus que d'autres. Le cas de Santiago Amigorena (*Le Ghetto intérieur*, POL), de Violaine Husman (*Rose désert*, Gallimard), de Hui Phang Loo (*L'Imprudence*, Actes Sud), de Blandine Rinkel (*Le Nom secret des choses*, Fayard), de Yaël Pachet (*Le Peuple de mon père,* Fayard) et d'autres encore, parfois autour d'une ascendance juive plus ou moins dissimulée. Il arrive que cette recherche emprunte le canevas assez classique de la mort du père ou de la mère pour que le narrateur opère un retour sur soi qui lui révèle bien des zones d'ombres, le cas d'Anne Pauly (*Avant que j'oublie*, Verdier) qui témoigne d'une belle maîtrise pour son premier roman. Ou s'agissant de secrets de famille, inusable mais fécond canevas, avec Luc Lang (*La Tentation*, Stock) et Jean-Luc Coatalem (*La Part du fils*, Stock) ou Laure Limongi (*On ne peut pas tenir la mer entre ses mains*, Grasset).

> **Qui sait un jour on n'en viendra pas à demander à son libraire un « livre livre » ou encore « un vrai livre ».**

On s'en doute, comme chaque année, certains romanciers se font rattraper par l'actualité qu'il s'agisse de la corruption en Algérie avec Kaouther Adimi (*Les Petits de décembre*, Seuil), du harcèlement en ligne avec Myriam Leroy (*Les Yeux rouges*, Seuil), des victimes d'attentats avec Stéphanie Kalfon (*Attendre un fantôme*, Joëlle Losfeld) ou du sauvetage des migrants avec Marie Darriausecq (*La Mer à l'envers*, POL).

On en parlera mais cela ne débouchera pas sur des conflits et affrontements, lesquels sont réservés à d'autres types de querelles littéraires. Pas l'exofiction car la saisie de la vraie vie d'un vrai personnage de l'Histoire par la fiction est désormais bien admise, fort heureusement, l'important étant de savoir si c'est réussi ou pas, si cela modifie ou enrichit notre intelligence desdits personnages, ce qui est le cas de Philippe Forest (*Je reste roi de mes chagrins*, Gallimard) qui s'est emparé avec brio du face à face entre Winston Churchill et son portraitiste, le peintre Graham Sutherland. Si ce n'est l'exofiction, quid de l'autofiction ? Encore moins car le procédé, trop frelaté, laisse désormais indifférent.

Il s'agit d'un autre type de querelle. Également récurrente depuis quelques années, elle avait prospéré l'an dernier autour du *Lambeau* (Gallimard), le livre saisissant de force et de beauté de Philippe Lançon, rescapé du massacre de la rédaction de *Charlie Hebdo* par des islamistes. La question était de savoir si ce document qui ne devait rien à la fiction, hélas, pouvait être couronné au titre d'un roman par les jurys littéraires. Pour leur part, les Goncourt avaient répondu par la négative, contrairement aux jurés du Femina et du Renaudot. Le problème risque de se poser à nouveau cette année avec le passionnant livre de souvenirs, de voyages, de lectures, de rencontres d'Olivier Rolin (*Extérieur monde*, Gallimard). Yann Moix risque de ne pas y échapper bien que son livre (*Orléans*, Grasset) soit bien labellisé « roman » ; mais comme pour ceux d'Édouard Louis il y a quelques années, la violence de ses souvenirs d'enfant battu, écrasé, humilié, insulté, nié a d'ores et déjà provoqué des démentis scandalisés de son père, ce qui a pour effet d'interroger sur le statut narratif de son texte. La porosité entre les genres littéraires, si pratiques pour les rayonnages des libraires, les chefs de rubrique et les historiens de la littérature, est devenue telle, et la frontière si floue, qu'on en est à désigner certains livres comme des « *romans romans* » ou de « *vrais romans* » afin de les distinguer de la masse informe. Le cas d'une des plus belles réussites de cette rentrée, celle de Jean-Paul Dubois (*Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même manière*, éditions de L'Olivier).

Qui sait un jour on n'en viendra pas à demander à son libraire un « *livre livre* » ou encore « *un vrai livre* ». Tant qu'il y aura une rentrée littéraire, avec son lot de querelles, de surprises, d'injustices, d'oublis, d'excès, de révélations, d'engueulades, tout ne sera pas perdu.

Pierre ASSOULINE

Tous les numéros
de
L'Orient Littéraire
sont disponibles en coffrets. Pour toute commande, contactez le 01-384003
ou écrivez-nous à
lorientlitteraire@yahoo.com

L'Orient Littéraire
Comité de rédaction : Alexandre Najjar, Charif Majdalani, Georgia Makhlouf, Farès Sassine, Jabbour Douaihy, Ritta Baddoura.
Coordination générale : Hind Darwish
Secrétaire de rédaction : Alexandre Medawar
Correction : Yvonne Mourani

Contributeurs : Zeina Abirached, Tarek Abi Samra, Fifi Abou Dib, Carole André-Dessornes, Pierre Assouline, Hervé Bel, Antoine Boulad, Nada Chaoul, Antoine de Tarlé, Ralph Doumit, Lamia el Saad, Denis Gombert, Khalil Hélou, William Irigoyen, Henry Laurens, Jean-Claude Perrier, Oliver Rohe.

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com
lorientlitteraire@yahoo.com

LA CLÉ USB de Jean-Philippe Toussaint, *Les éditions de Minuit, 2019, 192 p.*

Au cœur du système

Avec *La Clé USB*, Jean-Philippe Toussaint entraîne son lecteur dans un roman d'espionnage doublé d'une réflexion sur le statut de la fiction. Drôle, suavement ironique, fin et précis. Comme le contenu de la clé du même nom, son roman referme tout un monde d'arborescences inattendues.

Invité à participer à une conférence à Tokyo (on retrouve en point d'horizon la ville chère à Toussaint évoquée dans sa trilogie sur Marie), Jean Detrez qui travaille à la commission européenne sur les questions de cybersécurité peaufine son intervention. Le sujet du moment qui lui tient à cœur est le bitcoin, cette monnaie virtuelle apparue en 2008 dont il veut prévenir les dangers. Sans lien avec l'économie réelle, il estime que le bitcoin favorise le blanchissement d'argent et, à cause des activités de minage qu'elle réclame en faisant tourner à plein de puissants ordinateurs, constitue une « *gabegie énergétique* ». Detrez dont le père a travaillé aussi à la commission européenne fait partie de cette *gentry* de ceux qu'il nomme lui-même les « *eurocrates* », heureux fonctionnaires européens qui rappellent et défendent les valeurs humanistes en multipliant à loisir des normes ; vieux monde européen en somme qui pense faire rempart au nouveau monde en marche, la Chine, son mépris des règles et son infernale croissance.

Jean Detrez est donc payé pour repérer les grandes tendances. Mais attention, un bon fonctionnaire n'est pas là pour les prédire. « *La prospective stratégique n'est pas de la voyance. Il ne s'agit nullement de prémonition ou de prophétie. Il n'est en aucun cas question de prédiction, ni même, si c'est le niveau général attendu, de prévision.* » Il doit se montrer au contraire en tous points circonspect et prudent. L'avenir, par définition, c'est ce que l'on ne sait pas. Tout au plus notre héros donne-t-il quelques recommandations.

Un jour, Detrez est approché par des lobbyistes. Ces derniers pullulent à Bruxelles. Ils sont d'apparence si proches des fonctionnaires européens qu'on pourrait, de prime abord, les confondre avec eux. Même usage d'un anglais globalisé, mêmes rendez-vous donnés dans des hôtels de choix, mêmes codes vestimentaires, il n'est que les intérêts qui soient différents : souci du bien commun pour les uns, profits privés pour les autres. Detrez finit par être « *ciblé* ». Ses compétences sur la législation européenne en font un homme précieux. C'est ce que pense la société d'informatique bulgare Kaliakras Ltd qui a l'intention d'acheter une grande quantité de matériel informatique de

© Hélène Bamberger

minage. Mais Klaiakras n'est qu'un paravent. En sous-main, c'est la société BTPool Corporation basée à Dalian en Chine et produisant jour et nuit de la monnaie virtuelle qui a besoin de l'accréditation de notre bon fonctionnaire. Ferré parce que flatté, Jean Detrez ne va pas tarder à succomber malgré lui aux avances des lobbyistes. Progressivement, sa vie bascule dans un vrai roman d'espionnage…

Le récit qui dans son exposition dépeignait avec une juste observation ironique les mœurs des fonctionnaires européens dérive au fil des pages sur le continent du roman noir. Avec délectation, Toussaint se met à multiplier les effets de style pour créer autour de Detrez un climat d'attente puis de paranoïa qui confinera enfin à l'angoisse : plan large sur des avenues désertes, personnages parlant dans des oreillettes, guet depuis des endroits dérobés, menaces sous-entendues, irruption soudaine de la violence et même femme fatale à lunettes de soleil ! Progressivement, le suspens monte et nous tient. Comme chez les maîtres du genre, Hitchcock pour le cinéma ou Grisham pour la littérature, on ne peut que se projeter, c'est-à-dire s'inquiéter, pour ce brave Jean Detrez et sa figure d'innocent-coupable.

Dès lors qu'il rentre en possession d'une clé USB négligemment oubliée et que, ne résistant pas à sa propre curiosité, il finit par en découvrir le contenu, notre héros qui n'était que réserve et pondération se voit propulser au cœur d'une intrigue d'espionnage industriel. Et commence à perdre pied. Qui joue jeu double joue jeu dangereux.

Évidemment chez Toussaint, il ne s'agit pas simplement de parodier le roman de genre (qu'il manie avec brio) que de trouver à parler de la condition de la littérature, du statut du héros, du pouvoir de l'auteur. Detrez le mesuré, lui l'analyste dont le métier est de désigner les tendances, ne sait que rester sur la réserve : « *Ce que la prospective n'était pas, je le savais par cœur – quant à savoir ce qu'elle était ?* » C'est parce que jusqu'alors Jean Detrez a le sentiment de ne pas avoir vécu qu'il veut chercher à se jeter timidement dans l'aventure. L'acte de création se situe à l'inverse. Qu'est-ce qu'un auteur, semble nous dire Toussaint ? Quelqu'un qui est condamné à prendre le risque de toujours nous surprendre. Ne serait-ce que pour conserver l'attention du lecteur. Ne serait-ce que pour inventer, chemin faisant, de nouveaux champs d'écriture. À ce titre, la fin du roman – que nous ne révélerons pas – ouvre une nouvelle voie dramaturgique inattendue, cette fois nichée au cœur de la vie intime du héros. L'avenir, c'est précisément ce qu'on n'attendait pas. Et qui un jour se produit.

Denis GOMBERT

Le point de vue du général Khalil Hélou

La réflexion n'est pas un luxe

Le cri : un des moyens les plus vieux, mais aussi les plus efficaces, pour sortir de l'ombre glacée de l'indifférence. Le cri est un appel à l'aide, une sorte d'effusion de panique face à la menace de l'oubli. Car ce sont bien les deux frères siamois que sont l'oubli et l'indifférence qui, petit à petit, entraînent ce pays toujours plus loin dans une décadence dont il semble s'accommoder. L'oubli de l'essentiel, tout d'abord, mais également l'indifférence, qui revêt parfois un caractère pathologique, face aux signes de plus en plus frappants d'une chute lente et douloureuse, se manifestant le plus souvent dans la tombée de quelques malheureux de plus dans une misère au sein de laquelle on ne peut qu'espérer retarder le moment de la noyade.

D.R.

« Là où il y a de l'homme il y a de l'humain, donc des faiblesses. »

Peut-on démissionner de la réflexion ? On en est drôlement tenté, car le fait de réfléchir est fatiguant, voire source de souffrance. On est fatigué et irrité de constater que l'échelle des valeurs est ignorée par des masses qui sont à l'aise dans la soumission au fait accompli, soumission allant jusqu'à l'indifférence, corollaire d'amoralité. On est révolté également face à des masses ayant démissionné de tout effort intellectuel, s'alignant ainsi sur des illuminés incultes, exploiteurs et démagogues, qui ressemblent à tout sauf à des leaders.

Les soumis sont coupables de non-assistance à société en danger. Leur culpabilité pourrait être sujette de débat, d'accusations ou de justifications. Pour les masses démissionnaires de tout effort intellectuel ou moral, un autre diagnostic s'impose. Sur ce chapitre, la vague de mondialisation qui submerge le monde depuis trois décennies a propulsé la connectivité entre les peuples et les individus, raccourci les distances, ouvert des opportunités, rendu les frontières caduques, mais aussi engendré des problèmes qui semblaient terminés avec la fin de la Seconde Guerre mondiale. Elle a induit des réactions de défense, se manifestant notamment par le réveil des nationalismes et des identitarismes étroits au sein de groupes craignant pour leurs cultures de la culture universelle elle-même. Les appartenances identitaires étroites prennent des tournures dangereuses quand elles se transforment en refuge culturel et sécuritaire pour leurs adeptes qui s'imaginent résoudre leurs problèmes en s'y accrochant, et ne se rendront compte que trop tard que ce refuge n'est qu'illusoire. Plus ahurissant encore quand les meneurs des groupes identitaires créent ou désignent des dangers fictifs visant à faire peur à leurs sbires dans le but de renforcer le sentiment de repli, et surtout pour se poser en uniques défenseurs ou sauveurs messianiques. Ainsi naissent les demi-dieux des temps modernes à l'instar d'Hercule et d'Achille qui réussissent à transformer l'allégeance des gens en adoration et culte, promouvant l'inculture, l'aveuglement et surtout la transformation du citoyen libre en sujet ayant totalement démissionné de toute réflexion et ne tentant même plus d'évaluer objectivement son leadership. Ce diagnostic-constat n'a rien de nouveau. Des situations pareilles se répètent le long de l'histoire de l'homme, car là où il y a de l'homme il y a de l'humain, donc des faiblesses.

Peut-on démissionner de la réflexion ? En d'autres termes, est-il permis de baisser les bras face à ce constat ? En réfléchissant plus objectivement et sans déprime aucune, on constate que le Liban est toujours là depuis un siècle. Entre-temps l'URSS a disparu, la Yougoslavie a volé en éclats, la Tchécoslovaquie s'est scindée en deux, le Sud-Soudan s'est séparé du Soudan, et le Timor-Est s'est séparé de l'Indonésie. Plus près de chez nous, la Syrie est difficilement réunifiable, le Yémen revoit ses divisions Nord-Sud, les Houthis y sont en rébellion et l'Iraq est proie à une instabilité d'origine ethnique et sectaire. À la veille du centenaire du Grand-Liban, le pays a réussi à conserver ses frontières de 1920, malgré les guerres qui ravagent la région, l'incompétence de ses gouvernants, l'indifférence des uns et l'identitarisme étroit des autres. C'est sur ce dernier point que la seule arme capable de faire des percées est la réflexion. Réfléchir, aider à réfléchir, parler, écrire et se faire écouter avec beaucoup de détermination au risque de se faire huer par la populace, mais le risque vaut la chandelle car rien n'est plus fort que la parole qui induit réflexions suivies d'actions. D'aucuns critiquent les intellectuels et oublient que ce sont eux qui ont induit les révolutions de toutes sortes et pas les populaces qui ne faisaient que suivre. Un dernier point, réfléchir devient une addiction difficile à sevrer, et ce dernier point est à transmettre aux guignols qu'on se tape bon gré mal gré chaque soir à la télé.

Hommage

Jean Dalmais ou l'élégance de l'esprit

En assistant aux obsèques du père Jean Dalmais à Jamhour au milieu d'une foule nombreuse, en observant le représentant du président de la République lui décerner à titre posthume les insignes de commandeur dans l'Ordre national du cèdre, et en lançant une poignée de sable libanais sur son cercueil mis en terre, comment ne pas avoir les larmes aux yeux ? Avec la disparition du père Dalmais, c'est une belle page de l'histoire du collège Notre-Dame de Jamhour qui se tourne. Recteur, préfet, enseignant de français, assistant du recteur auprès de l'Amicale des anciens, aumônier des routiers, des scouts, du corps professoral et de la C.E.C. (Communauté enseignante chrétienne), animateur de séminaires et auteur de livres spirituels, il joua un rôle considérable dans l'essor de l'école dont il avait la charge, malgré les défis de la guerre et l'occupation de la colline par les Syriens et les Israéliens. Avec la complicité du regretté père Madet, il traversa les quinze ans de conflit sans jamais se départir de son courage, animé d'une foi inébranlable dans l'avenir du Liban. Quand l'avion qui le ramenait de France se préparait à se poser à l'AIB, il soupirait toujours : « *Qu'il fait bon de rentrer chez soi !* », preuve de l'amour qu'il vouait à la terre dont il portait la nationalité depuis 1969 et où il a choisi d'être enterré.

D.R.

« *En songeant à ce parcours, durant lequel je me suis toujours senti libre et heureux,* disait-il, *je peux évoquer l'appel que Dieu avait adressé à Abraham au chapitre 12 de la Genèse :* "Quitte ton pays, ta parenté, et la maison de ton père, et va dans le pays que je te montrerai et je bénirai ceux qui te béniront" »...

Jésuite à la fois ferme et affable, sérieux et drôle, cultivé et sportif, arabophone et brillant défenseur de la francophonie, « indépendantiste » et promoteur du vivre-ensemble, humble et « *doté d'une grande élégance d'esprit* » selon le témoignage de l'académicien Marc Lambron – natif de Lyon comme lui –, le père Dalmais part le front haut et la conscience tranquille, avec la satisfaction du devoir accompli... *ad majorem Dei gloriam* !

Alexandre NAJJAR

L'image du mois

Ieva Saudargaité Douaihi (1988), Dernière ville, *2013 (work in progress)*

Le Liban à l'honneur de la 3e Biennale des photographes du monde arabe

Du 11 septembre au 24 novembre 2019, la troisième Biennale des photographes du monde arabe contemporain présente à la fois les travaux de créateurs issus du monde arabe, résidant dans leur propre pays ou « parlant » depuis un autre rivage, et les œuvres d'artistes étrangers témoignant eux aussi de la réalité des pays arabes. Le mélange des cultures et le dialogue des sensibilités sont au cœur de la Biennale.

La Maison européenne de la photographie (MEP) donne carte blanche à l'artiste marocain Hassan Hajjaj. Plusieurs autres lieux d'exposition participent aussi à cet événement : la Cité internationale des arts, la mairie du 4e, la galerie Clémentine de la Féronnière, la galerie Agathe Gaillard, la galerie XII, la galerie Basia Embiricos et Graine de photographe.

À l'Institut du monde arabe, la scène libanaise est à l'honneur avec des œuvres pour la plupart réalisées au cours de la dernière décennie. Partant du constat que les années de guerre civile au Liban (1975-1990) ont profondément marqué les photographes, le besoin d'entretenir la mémoire d'un patrimoine architectural perdu, de montrer les stigmates du conflit, semblait au cœur de leurs préoccupations artistiques. Certains travaux actuels en conservent la mémoire ; mais une nouvelle génération s'en détache et aborde des thématiques inédites.

L'exposition s'articule en deux temps. Une première séquence, à caractère documentaire, est en prise avec la réalité géographique, urbaine et sociale, l'histoire, le devoir de mémoire, le mélange des communautés, l'exil. La seconde, échappant aux contraintes du réalisme, réunit des artistes qui nous entraînent dans d'autres paysages, rêvés ou inventés, exprimant la quête d'un ailleurs, le désir d'évasion. Les travaux ici réunis abordent le registre de la fiction, cultivent l'imaginaire, développant des formes telles que le photomontage ou le collage numérique.

Deux projections encadrent le parcours : *Beyrouth centre ville, 1991*, un court-métrage documentaire de Tanino Musso sur la capitale libanaise au sortir de la guerre ; et à la fin de l'exposition, une installation de Zad Moultaka associant une vidéo – paysages – à une composition musicale. Enfin, un passage aménagé entre les deux niveaux d'exposition accueille *Beyrouth mon amour* de Vladimir Antaki, une installation dont la forme évoque celle d'un kaléidoscope.

Bande dessinée

Premiers émois, premier amour

C'EST AUJOURD'HUI QUE JE VOUS AIME
de François Morel et Pascal Rabaté, *Les Arènes, 2019, 72 p.*

Il y a de cela une année, François Morel publiait *C'est aujourd'hui que je vous aime*, roman qui revient sur ses premiers amours et émois d'adolescents. Il fait aujourd'hui appel à son complice et ami Pascal Rabaté (qui illustra les affiches de certains de ses spectacles) pour adapter le récit en bande dessinée.

L'album s'ouvre sur une invitation à écouter le son d'un nom : Isabelle Samain, supposé à lui seul plus mélodieux, aux oreilles amoureuses, que les vers d'Hugo ou de Corneille.

Si Pascal Rabaté met un visage à Isabelle Samain et en fait ainsi un individu identifiable, on devine bien vite que l'album parle de toutes les Isabelle Samain et de tous les adolescents qui, à cet âge troublé, tombent amoureux sans vraiment connaître l'être aimé. Tout d'honnêteté, le récit de *C'est aujourd'hui que je vous aime* jette la lumière sur les maladresses des jeunes garçons : non pas des maladresses à la Gaston Lagaffe mais bel et bien des maladresses de comportement. Car c'est à cet âge-là que tant de choses se jouent dans notre rapport au monde. Lorsqu'on découvre l'autre sexe, comment allons-nous

interagir avec lui ? Et si l'on se trompe d'attitude dans nos élans, comment en prendre conscience et rectifier le tir ?

Dans le dosage entre tendresse, facétie et provocation, on retrouve dans le texte de l'album des réminiscences de Georges Brassens. Pas étonnant venant de François Morel qui, l'an dernier, avait épaulé le chanteur Alexis HK dans l'écriture d'un spectacle d'hommages et reprises des chansons de tonton Georges.

Chroniqueur radio, Morel est habitué à dépeindre le quotidien et à relever ce qui fait le sel d'une époque. Ses interventions sur les ondes, écrites avec maîtrise, récitées avec malice, sont avant tout chargées d'affection. Ici, il nous replonge dans les années Pompidou/Giscard, durant lesquelles, bien loin des communications instantanées d'aujourd'hui, les amours étaient faites de longues pensées solitaires.

Pascal Rabaté est une figure marquante de la bande dessinée de ces deux dernières décennies, liée à une génération à laquelle on peut associer ses collègues et amis David Prudhomme ou Etienne Davodeau. Après s'être illustré par une adaptation magistrale en quatre tomes d'*Ibicus*, roman d'Alexis Tolstoï, il offre depuis, souvent aux éditions Futuropolis, des albums plus proches des réalités sociales contemporaines, de *La Marie en plastique* à *La Déconfiture* en passant par *Le Petit Rien tout neuf avec un ventre jaune*. Sur le texte de Morel, il propose aujourd'hui un trait juste et élégant, dont la poésie ne semble tenir que sur une fragile intuition. Aérien, il permet au récit de respirer et de ne jamais poser trop lourdement les pieds sur terre.

La trouvaille qui consiste à accompagner dans un grand nombre de séquences le personnage principal par des doubles fantomatiques appuie l'idée d'un âge adolescent bouillonnant, durant lequel on n'est pas encore figé dans une identité ni un tempérament. Un pas de côté, un décalage par rapport au réel qui participe à faire de cet album un récit hors du temps et atemporel.

Ralph DOUMIT

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

	Auteur	Titre	Éditions
1	Camille Ammoun	**OUGARIT**	*Inculte*
2	Gabriel Boustany	**LES ARROGANTS**	*JC Lattès*
3	Laurent Binet	**CIVILIZATIONS**	*Grasset*
4	Patrick Deville	**AMAZONIA**	*Seuil*
5	Olivier Adam	**UNE PARTIE DE BADMINTON**	*Flammarion*
6	Valentine Goby	**MURÈNE**	*Actes Sud*
7	David Lagercrantz	**MILLENIUM 6**	*Actes Sud*
8	Lyonel Duroy	**NOUS ÉTIONS NÉS POUR ÊTRE HEUREUX**	*Julliard*
9	Robert Solé	**LES MÉANDRES DU NIL**	*Seuil*
10	Georgia Makhlouf	**PORT-AU-PRINCE ALLER-RETOUR**	*L'Orient des Livres/La Cheminante*

Agenda

Gibran à l'IMA
La Ve conférence internationale Gibran, organisée par la LAU et la chaire Gibran de l'université de Maryland, se tiendra le 3 octobre à l'IMA à Paris. Plusieurs spécialistes, venus de France, du Liban, des États-Unis et de l'Italie, participeront à cet événement construit autour de trois axes : la spiritualité de Gibran, son influence sur le monde arabe et les traductions de son œuvre. Entrée libre.

• • • • • • • • • • • •

La Fête de la BD à Bruxelles
La 10e édition de la Fête de la BD aura lieu du 13 au 15 septembre au Parc de Bruxelles. Expositions, conférences et spectacles seront au rendez-vous.

• • • • • • • • • • • •

Salons français
La 41e édition du salon du livre de Nancy « Le livre sur la place », véritable vitrine de la rentrée littéraire de l'automne, aura lieu du 13 au 15 septembre et réunira près de 600 auteurs dont William Boyd, Laurent Gaudé et Franck Thilliez. Quant au Festival littéraire de Besançon, il se tiendra le 20 septembre sous la présidence d'Atiq Rahimi. Enfin, le Salon Fnac livres se déroulera du 20 au 22 septembre à la Halle des Blancs Manteaux (Paris 4e) avec Bret Easton Ellis comme invité d'honneur.

• • • • • • • • • • • •

Le marché du livre de Byblos
Le rendez-vous des amateurs de livres anciens à vendre, à acheter ou à échanger se tient les 7 et 8 septembre au Centre culturel municipal CLAC de Byblos, de 10h à 21h. Activités autour du livre pour les familles et les enfants.

Adieu à...

D.R.

Toni Morrison
Prix Nobel de littérature 1993, l'écrivaine américaine Toni Morrison est décédée à l'âge de 88 ans. Professeure de lettres à New York, puis à Princeton, elle a à son actif plusieurs romans remarqués, dont *Beloved* (Prix Pulitzer 1987) et *Jazz*.

Actu BD

Jean Giono par Jacques Ferrandez
Jacques Ferrandez sort le 25 septembre chez Gallimard BD une adaptation illustrée du roman *Le Chant du monde* de Jean Giono où celui-ci évoque admirablement sa Provence natale. Un documentaire relatif à cette adaptation sera diffusé fin septembre sur France 3.

• • • • • • • • • • • •

Ravel en BD
La vie de Maurice Ravel, tissée d'amitiés indéfectibles (Debussy, Fauré, Colette…) et de fulgurances musicales, est retracée avec brio par Karol Beffa, Guillaume Métayer et Aleksi Cavaillez dans un album intitulé *Ravel, un imaginaire musical* paru en août aux éditions Seuil/Delcourt.

• • • • • • • • • • • •

Open Bar
Open Bar, 1ère tournée de Fabrice Caro, dit Fabcaro, qui vient de paraître chez Delcourt, nous offre des dessins surréalistes et épurés, irrésistibles de drôlerie. Toutes les obsessions du monde contemporain y passent : l'écologie, le racisme, le tourisme de masse, l'information en continu, les nouvelles technologies…

Francophonie

Le Salon du livre francophone de Beyrouth
Le Salon du livre francophone de Beyrouth se tiendra du 9 au 17 novembre 2019. Parmi les auteurs invités : Mathias Énard, Laure Adler, Robert Solé, Alexis Jenni, le cardinal Robert Sarah, Nicolas Mathieu (prix Goncourt 2018) et Brigitte Kernel.

Najwa Barakat, écrire ou ne pas écrire

Après quinze ans d'interruption, Najwa Barakat revient à l'écriture avec *Mister Noun*, roman dont le protagoniste éponyme est un écrivain qui, lui aussi, a cessé d'écrire pendant le même nombre d'années.

Monsieur Noun (« noun » étant la lettre N en arabe) habite depuis longtemps une chambre d'hôtel et ne s'aventure jamais dans le monde extérieur. Miss Zahra, la femme de chambre, ayant su qu'il fut jadis romancier, le harcèle pour qu'il se remette à l'écriture. Afin de lui plaire, monsieur Noun surmonte sa répugnance pour tout ce qui est écrit et commence par tracer sur le papier des lettres, puis des syllabes, puis des mots sans nulle liaison entre eux… pour en arriver enfin, spontanément, à la rédaction d'un texte intelligible qui, en fait, est celui que nous, lecteurs, sommes en train de lire.

Dans son récit, monsieur Noun ne cesse d'alterner entre plusieurs périodes de sa vie, les confondant parfois, car sa perception du temps ainsi que celle de la réalité sont quelque peu déformées. L'on apprend progressivement que son enfance a été très malheureuse : non désiré par sa mère, méprisé et écrasé par son frère aîné, il n'a pu trouver aucun soutien véritable auprès d'un père aimant mais distant et qui, témoin de certaines horreurs de la guerre civile, a fini par se suicider devant son fils. Beaucoup plus tard, monsieur Noun sera atteint d'une addiction assez singulière : déambuler dans les quartiers pauvres de Bourj Hammoud et de Nabaa, provoquer certaines personnes et se faire tabasser, parfois presque à mort. À présent, cloîtré dans sa chambre d'hôtel, il essaie, grâce à l'écriture, de reprendre possession de sa vie.

Pourquoi avoir nommé votre héros monsieur Noun ? Le N tiendrait-il lieu de Najwa par exemple ?

Peut-être, on ne peut pas vraiment savoir. J'aime la lettre *noun*, je la trouve belle, et le lecteur peut y mettre ce qu'il veut. Monsieur Noun a toujours tendance à se rétrécir, à se faire tout petit : il ne possède ni nom ni prénom ; une seule lettre, ou une simple abréviation, lui suffit.

Pourquoi avez-vous, comme monsieur Noun, abandonné l'écriture romanesque durant quinze ans ?

Nous nous ressemblons beaucoup sur ce point-là, monsieur Noun et moi. À travers ce personnage, j'ai essayé de parler de mon rapport à l'écriture, non pas d'une manière générale, mais tel que je l'ai vécu pendant une période précise de mon existence.
Avec *Lughat el-sirr* (*La Langue du secret*), j'ai considéré avoir clos une étape de mon projet romanesque, celle de l'exploration des thèmes de la violence et de la cruauté. J'ai écrit ce roman en 2003, donc bien avant le Printemps arabe et la période de ruine et de violence dans laquelle nous sommes entrés. J'avais alors le pressentiment que quelque chose allait exploser, quelque chose d'anormal, et qui était dissimulé sous une couche de vernis commençant à s'effriter. Ce n'était pas, de ma part, une lecture politique consciente, mais une sorte d'intuition. Le sujet de la violence sociétale camouflée m'a constamment attirée, et je l'avais également abordé dans deux autres romans : *Bas al-awadem* (*Le Bus des gens bien*, 1996) et *Ya Salam* (1999).
Donc, une fois terminée la rédaction de *La Langue du secret* – que je tiens comme formant une trilogie avec ces deux romans précédents –, j'ai senti avoir épuisé ce thème de la violence qui m'avait beaucoup obsédée. Je me suis alors demandé : sur quoi travailler maintenant ? Et je me suis dit qu'il serait peut-être bon d'arrêter d'écrire. Je ne suis pas quelqu'un qui peut pondre régulièrement des livres, je n'appartiens pas à cette catégorie d'écrivains qui s'asseyent chaque matin à leur bureau et se forcent à écrire quatre heures par jour. Je maintiens un certain degré de liberté dans mon rapport à l'écriture, cela m'est nécessaire pour pouvoir continuer. Je me dis chaque jour que je peux m'arrêter. Cela n'aurait aucune conséquence sur le cours de monde. Je ne manquerai à personne.

D.R.

Comment vous êtes-vous remise à l'écriture ?

L'idée de ce roman m'est venue à l'esprit. En réalité, arrêter d'écrire n'était dû ni à une angoisse de la page blanche, ni à une décision proprement dite. Il s'agissait plutôt d'un état d'esprit auquel je me suis abandonnée, une sensation presque physique de sursaturation. Parfois, je ne pouvais presque plus lire, et durant une certaine période, j'ai cessé de lire de la littérature arabe contemporaine. J'ai éprouvé une sorte de nausée face à ce flot d'écriture médiocre qui a submergé le monde arabe. Des articles qui ne disent rien. Des romanciers devenus célèbres mais dans les livres desquels il n'y a aucune raison qui puisse justifier cette célébrité. Il y a bien sûr des écrivains consacrés qui continuent à produire des œuvres de qualité, mais même parmi ceux-là, tu peines parfois à croire que tel écrivain reconnu a pu écrire tel livre.

> « J'ai été atteinte d'une sorte d'anorexie langagière, mon organisme ne pouvait plus supporter les mots. »

J'ai donc été atteinte d'une sorte d'anorexie langagière, mon organisme ne pouvait plus supporter les mots. Les articles de presse que j'écrivais pendant cette période ont commencé à se rétrécir, à se contracter au point que je me demandais parfois si j'étais encore capable d'écrire un roman. Ainsi, hormis ces articles, je n'écrivais plus rien, et à l'instar de monsieur Noun, j'ai éprouvé un sentiment de paix, comme si on m'avait nettoyé l'intérieur du cerveau.
C'est durant ces années que j'ai relu certains classiques qui m'avaient beaucoup marquée pendant ma jeunesse : Taha Hussein par exemple, ou certains passages de la Bible et du Coran. J'ai alors redécouvert la saveur des mots et des phrases comme quelqu'un qui redécouvre le goût de la nourriture. Et j'étais satisfaite. J'avais peut-être besoin de cette période de jeûne, d'hibernation, de convalescence. À présent, je suis contente de m'être remise à l'écriture, et j'ai envie de continuer.

Qu'est-ce qui attire monsieur Noun vers ces bas-fonds de Beyrouth que sont les quartiers de Bourj Hammoud et de Nabaa ? Et pourquoi cherche-t-il à se punir en provoquant des personnes pour qu'ils le tabassent ?

Dans ce roman, j'ai voulu montrer certains secteurs de Beyrouth que beaucoup de personnes ne connaissent pas. Dans nos déplacements quotidiens, nous passons souvent auprès de ces endroits mais nous n'y pénétrons pas réellement. C'est le cas de Bourj Hammoud et de Nabaa, qui forment la banlieue nord de la capitale. Ce sont des endroits qui abritent des groupes marginalisés : des victimes de génocides comme les Arméniens, des réfugiés comme les Palestiniens et les Syriens, des pauvres… Les laissés-pour-compte de la société, ceux qui sont rejetés par la ville, atterrissent là-bas. C'est également un réservoir de main-d'œuvre peu chère ; beaucoup des travailleurs domestiques que nous employons y vivent. Toutes les religions, confessions, nationalités et ethnies présentes sur le territoire libanais se retrouvent dans ces zones de misère : Palestiniens, Kurdes, Assyriens, Irakiens, Éthiopiens, Syriens, etc. Pour moi, c'est le lieu le plus intéressant du Liban, une sorte de condensé du pays, qui te brûle le doigt si tu le touches. Comment alors ne pas céder à la tentation d'écrire sur ces endroits ?
Quant à monsieur Noun, il sent qu'il a besoin de ces lieux. C'est là-bas qu'il rencontre les fantômes de son passé et de la guerre civile, et qu'il commence à mettre à l'épreuve sa capacité à endurer la douleur. Son histoire personnelle, le fait d'avoir été un enfant non désiré, d'être encore une personne non désirée, marginalisée, le pousse à s'identifier à ces laissés-pour-compte, à chercher à subir leur violence, à prendre le rôle de bouc émissaire. Il a spécifiquement choisi ces personnes car il sait qu'elles ont subi différentes formes de violences excessives.
Dans mes romans précédents, je m'étais intéressée à des personnages qui exercent la violence, et non qui la subissent. Je me rends compte maintenant que je n'ai peut-être pas fini du thème de la violence. Ça m'est arrivé spontanément : je n'avais pas décidé à l'avance que monsieur Noun irait se faire tabasser dans ces quartiers.

À plusieurs reprises, Monsieur Noun rencontre dans le monde réel un personnage de l'un de ses romans : Lokman, un ancien milicien. Mais ce dernier est également un personnage de votre roman* Ya Salam. *Pourquoi l'avoir fait revenir ?

J'ai fait revenir Lokman parce qu'il existe toujours, parce que je le vois encore. Lorsque je me suis mise à écrire sur Beyrouth, je l'ai rencontré à nouveau, malgré moi. J'ai découvert que ce milicien n'était pas mort, bien que je l'aie tué dans *Ya Salam*. C'est la même découverte que fait monsieur Noun.
Lokman est une sorte de métaphore : ce sont toujours les seigneurs de la guerre qui nous gouvernent. Personne n'a été puni ; les assassins, les meurtriers vivent parmi nous. Ainsi, monsieur Noun s'adressant à Lokman lui dit : vous êtes nombreux. C'est une situation qui peut rendre fou.

Propos recueillis par
Tarek ABI SAMRA

MISTER NOUN de Najwa Barakat, *Dar al-Adab, 2019, 256 p.*

Romans

Tragédies de femmes

D.R.

QUELQUES PAS DANS LA NUIT de Ramy Zein, *L'Harmattan, 2019, 158 p.*

« *Les chrétiens baptisent leurs enfants à l'eau bénite ; Rim a été baptisée aux larmes de sa mère, qui a éclaté en sanglots en apprenant la nouvelle : elle venait de mettre au monde une fille.* » D'emblée le décor est planté… Avec *Quelques pas dans la nuit*, Ramy Zein renoue, pour le plus grand bonheur de ses lecteurs, avec la tonalité de sa trilogie de la guerre – *Partage de l'infini, Les Ruines du ciel, La Levée des couleurs*, entremêlant douceur et tragédie, mettant à jour ces tensions constantes entre l'individu et le groupe.

Nous suivons le destin de Rim, nous éprouvons de l'empathie pour elle et tremblons avec elle, nous sommes partagés entre la révolte et l'impuissance devant cette survivante meurtrie par l'amour et une histoire familiale des plus funestes… Cette écriture pleine de poésie et ce récit mettant en lumière une réalité aussi impitoyable que brutale et cruelle, expriment une volonté de nous faire saisir les contradictions et complexités du réel. Ce roman est un cri contre l'injustice faite aux femmes, la violence familiale, mais au-delà… celle de toute une société structurant les attitudes, les comportements et les représentations des acteurs sociaux. Dans ce roman, la société est constamment écartelée, travaillée et inhibée par les liens primordiaux : la famille, la communauté locale, le regard des autres quasi-permanent.

Rim, malmenée par la vie, est confrontée à sa condition sociale qui n'a de cesse de se rappeler à elle et de la manière la plus abjecte qui soit. Elle aime ses enfants avec toute la maladresse d'une mère qui n'a jamais appris ce qu'était l'amour mais refuse de reproduire ce qu'elle a vécu, « *elle aime dans l'urgence* ». Mais voilà qu'on lui arrache ce qu'elle a de plus cher. N'étant plus que le fantôme d'elle-même, Rim se retire peu à peu du monde lorsque, soudainement, elle sent la fièvre de la révolte monter en elle. Celle qui n'a jamais osé contester l'ordre établi est bien déterminée, pour ses enfants, à reprendre sa vie en main.

Le passé de sa belle-mère, Soraya, fait écho à sa propre condition sociale. Mais contrairement à Rim, cette maîtresse-femme était nourrie d'une telle rage de sortir de sa « misère » qu'elle en était arrivée à avoir pour les siens un sentiment de mépris et de rejet.

L'auteur nous donne à voir les destins entrecroisés de deux femmes, si opposées et en même temps si proches, les deux faces d'une même réalité intangible : une femme qui s'est battue pour sortir de sa condition et une autre qui, en permanence écrasée et humiliée, renvoie à sa belle-mère une image lui rappelant un passé insupportable. Deux femmes meurtries, chacune à sa manière, deux drames qui, comme tant d'autres, finiront dans l'oubli !

Ce roman dévoile une société segmentée, déchirée entre ceux cherchant à la fuir ou vivant dans l'illusion de la fuite et les autres, condamnés à subir ou à reproduire cette violence familiale soumise au caractère sacré et intouchable du clan. Ramy Zein décortique un monde où la condition sociale est une réalité implacable, une société hermétique n'acceptant pas la différence sociale et encore moins ce qui rappelle cette différence. Il dépeint un univers impitoyable avec les femmes, pointe du doigt des tragédies comme malheureusement il y en a tant d'autres sur terre ; à travers ces pages, il livre une guerre à tout un système muselant ces femmes dans un contexte privé, un ensemble non seulement bien ancré chez les hommes mais très présent aussi chez les autres femmes.

Inspiré d'une histoire vraie, ce roman revêt un caractère universel et malheureusement intemporel, certes avec ses nuances, mais, au final, il s'adresse à tous et à toutes.

En levant un tabou, Ramy Zein fait tomber les masques… Magnifique hommage rendu aux femmes tout en dénonçant la cruauté du monde.

Carole ANDRÉ-DESSORNES

Au pays des hommes debout

MAÎTRE-MINUIT de Makenzy Orcel, *Zulma, 2018, 320 p.*

Dans un Haïti réduit à la pauvreté la plus extrême, l'ignorance et la peur, Poto grandit à l'ombre d'une mère dont il doute même qu'elle soit sa vraie mère. Marie Elitha Démosthène Laguerre ne sait plus elle-même si elle est morte ou vivante. Cet enfant, elle est allée le chercher dans un hôpital pour mendier. Non pas pour leur nourriture mais pour alimenter ses besoins croissants de colle et d'alcool. Car Maria Elitha Démosthène Laguerre ne peut plus se passer de ces vapeurs-là. Elle n'avait que 12 ans, quand un riche pervers chez qui elle était placée comme bonne, avait voulu planter dans son ventre un enfant en remplacement de l'enfant handicapé qu'il avait eu avec sa propre sœur. Elle avait fui et avait avorté de ses propres mains, et une main charitable, voyant sa souffrance, lui avait donné cette colle à respirer, et ses neurones avaient fait bombance sur ce poison qui la transportait désormais de plus en plus près de la mort, le seul état qui ressemblait pour elle au bonheur.

Poto, enfant haïtien né dans les années 1950, sous la dictature de « Papa-à-vie » (ou François Duvalier, dit « Papa-doc » parce qu'il était médecin de campagne), va traverser et témoigner sur un demi-siècle de la petite et de la grande histoire de son pays. C'est à travers son regard et les épouvantables épreuves qu'il lui sera donné de vivre au fil de ce roman qui a nécessité quatre années d'écriture, que Makenzy Orcel, 35 ans

D.R.

et l'une des plus belles plumes de sa génération, raconte la dure réalité d'Haïti, rendant hommage, au passage, à son peuple d'hommes et de femmes « debout ». Tout comme « Maître-Minuit », ce géant de la croyance vaudou qui marche sans arrêt et que chaque enjambée conduit d'une ville à l'autre. Marcher, ne pas faiblir, ne pas abdiquer, avancer… Pour aller où ? Pour aller vers l'autre, tout simplement, suggère l'auteur dans une interview. Grann Julienne, une vieille sorcière-guérisseuse a prédit à Poto qu'il serait dessinateur, et c'est ce que Poto est devenu sans en être vraiment conscient, dessinant-simulant pour les évacuer ses rêves et ses terreurs, les fêtes criminelles et les exactions de Papa-à-vie, et sa mère qui n'est pas vraiment sa mère mais qu'il veut sauver en lui disant simplement qu'il est fier d'elle, fier parce qu'elle assume totalement et fermement son choix et son destin malgré la spirale mortelle dans laquelle elle se laisse aspirer. Les dessins qui s'accumulent dans le sac à dos de Poto lui seront en quelque sorte un lien avec le monde, mais surtout une bouée pour émerger des bas-fonds.

On peut se douter de la noirceur qui plane sur ce roman – haletant au point d'éliminer les majuscules après les points, au fil duquel l'auteur nous guide, funambules, sur un fil ténu entre le réalisme le plus insoutenable et la poésie la plus pure. Les pages sur l'univers carcéral mis en scène par Duvalier et ses « Tontons macoutes », dociles exécutants des basses-œuvres, rappellent les témoignages des rescapés des prisons syriennes et cette obsession des dictateurs de déshumaniser pour régner. Mais on l'aura compris, *Maître-Minuit* n'est ni précisément un roman historique ni une compulsion d'archives sur les dictatures et les démocraties de fêtes foraines. Plutôt un livre sur l'humain qui conforte l'humain en soi. « *Deviens ce que tu veux, petit, mais jamais un homme. L'humain seul est capable d'aimer* », avait recommandé Grann Julienne à Poto.

Makenzy Orcel, du haut de sa trentaine, veut écrire des livres qui durent, des livres taillés dans le diamant, fut-il noir, et qui traversent les siècles. Alors il consolide la charpente et cisèle les mots jusqu'à la lumière. On lui envie « *la vie hiémale* » de la mère, ses émotions « *cousues d'une lumière hyaline* ». On lui en veut de nous renvoyer aux dictionnaires. Mais on les lui volerait volontiers, ces mots, s'ils n'appartenaient viscéralement à la matière jubilatoire de son texte, s'ils n'avaient été inventés, semble-t-il, que pour la beauté de *Maître-Minuit*.

Fifi ABOU DIB

Le chemin vers chez soi

Grâce, audace, finesse, humour, fraîcheur affranchie du temps qui passe, la poésie de Doina Ioanid ne ternit pas et cultive l'attention portée à la réalité et à l'intériorité.

HISTOIRES DU PAYS DES BABOUCHES
de Doina Ioanid, traduit du roumain par Jan H. Mysjkin, *L'Arbre à Paroles/ iF, 2019, 87 p.*

« *Des mots aux choses, tu te promènes. Et des choses aux mots. Tu les cueilles. Les mâches ensuite dans ta bouche et les retires : les uns des boules colorées, des robes de luzerne ou de liseron.* (…) *Des mots que tu défais comme un pullover, pour ensuite le refaire de nouveau.* (…) *Des mots avec lesquels tu te refais chaque matin.* (…) »

Dans un climat de présence au monde et de nostalgie légère, *Histoires du pays des babouches* avance aux rythmes du regard décalé de Doina Ioanid. La poète roumaine interroge dans sa prose le sentiment d'être soi, via des mises en rapport originales entre mots et choses, passé et présent, humain et nature. Ce dernier recueil est aussi celui du désir et du partage tendre. Le souvenir et les histoires du temps d'avant, en lien avec des figures familiales affectionnées, ont toujours une place privilégiée dans son écriture et imprègnent de leur sensorialité les ressentis de la poète.

« *C'est l'été. Je vais sur un trottoir étroit. Deux enfants portent une énorme planche avec des anses : un grand cercle bleu. Peut-être la lune. Nous allons à la mer. Toi et tantine devant, moi derrière, plus lentement. Les bracelets en bois tintent, rappelant le bazar. J'ai oublié l'eau saumâtre qui m'a donné la nausée. Je baille aux corneilles. Un figuier dans une cour.* (…) *Dans une autre cour, on frit du poisson. Des années après, des regards furtifs dans d'autres cours, d'où se lève la nostalgie. Une nostalgie ensoleillée, avec des galettes au fromage et des épis de maïs salé. Un homme immergé en moi, comme dans une mer.* »

Les babouches qui vont deux par deux, assorties ou dépareillées, neuves ou usées, traînant parfois l'une sans l'autre, traversent les histoires de ce recueil. Elles se révèlent témoins humbles d'un parcours ou d'un tempérament. Les babouches donc comme métaphores, mais aussi comme traces d'une histoire intime, de la vie menée par un corps, plus ou moins usé ou choyé selon les moments de l'existence. Babouches et pieds, châles et épaules, pots ou casseroles et leur couvercle, histoires racontées et histoires écoutées : Doina Ioanid se penche sur leurs rencontres et leurs devenirs. Tant d'enveloppes et de contenants qui enrobent, réchauffent, transportent, et desquels l'être se nourrit.

© Jan H. Mysjkin

« *Histoire du Pays des Babouches. Des babouches devant la porte. En plastique, rugueuses, parfois des sabots éculés. Des babouches jusqu'au magasin, des babouches jusqu'en bas. Des babouches à côté de babouches. Les unes posées bien droites, sages, les autres en V, d'autres encore dispersées. Des babouches jetées avec nonchalance. Des babouches sous la table, des babouches que j'ai oubliées dans une maison. Des babouches dont je ne me soucie plus ou peut-être crois-je ne plus m'en…. Babouououches… Babouches de troène montrant le chemin vers chez soi.* »

De recueil en recueil, Doina Ioanid excelle dans l'art de raconter des impromptus et de cueillir des brindilles de délicatesse à la lisière du quotidien. Ses *Histoires du pays des babouches* ont cela d'étonnant qu'elles effleurent à peine, dans leur brièveté et leur simplicité, des tentatives de questionner les énigmes de l'amour, de la solitude, de la féminité. Qu'est ce qui module la particularité d'une femme, d'une rencontre, d'un lien ? Comment une babouche et une autre s'accordent-elles ? Comment avancer dans les temps difficiles et trouver dans le peu ou le manque, l'essentiel ?

« *J'ai partagé le tard dans des couleurs de lumière, afin qu'il ne soit jamais trop tard pour toi. De la feuille d'un caroubier j'ai fait une hélice, afin qu'un jour d'automne elle arrive jusqu'à toi.* »

« *Histoire du Pays des Babouches : un rayon de lune passe par le rideau et s'arrête sur le tapis, à côté de mon lit, droit devant les babouches. Love from a distance. Ange veille sur la maison.* »

Dans une proximité émue avec la nature, à partir d'un détail du quotidien, du récit de quelqu'un d'autre, ou d'un souvenir, la poète déroule une petite fable ordinaire ou empreinte d'onirisme. Elle effleure son mystère propre et livre à travers ces poèmes, courage et apaisement. Doina Ioanid explore ses ressentis face à ce qui lui arrive et à ce qui l'entoure. Elle écrit des poèmes à propos de sa résonance avec le monde, et continue de suivre les sentiers qui mènent à l'intériorité.

« (…) *Parfois je crois que l'herbe remue dans mon regard avec d'autres mots offerts. Parfois je crois que je remue avec quelques mots invisibles, rien qu'entrevus.* »

RITTA BADDOURA

Marwan Hoss : « Entre le fer et la soie »

JOURS de Marwan Hoss, *Arfuyen, 2019, 242 p.*

« *Il y a toute ma vie dans ce volume.* » me dit-il d'entrée de jeu. Et je devine que si la pudeur ne l'en avait pas empêché, Marwan Hoss l'aurait tenu dans les bras, comme un enfant, son livre épais qui porte le titre de *Jours* et en sous-titre *Textes 1969-2019 avec quatre lettres inédites de René Char*. En publiant ce magnifique ouvrage, Gérard Pfister, les éditions Artfuyen, ont voulu créer l'événement de la rentrée poétique de Paris.

En pénétrant dans l'appartement de Marwan Hoss, la première chose qui frappe c'est un étrange contraste. Autant sa poésie se tient à l'essentiel, avec un extrême dépouillement, autant ce lieu magique accumule des objets de toutes sortes. Autant sa page est blanche, aérée, dont « *la singularité*, tel que le note Jocelyne François dans son journal, *est le vide autour des mots, toujours simples, mais lourds de sens, avides de silence* », autant l'espace où il vit et que certains pourraient qualifier d'étouffant est peuplé. Un capharnaüm de pièces rares d'art, une multitude de statuettes venues des quatre coins du monde, une collection de théières ou de mille autres choses, beaucoup de plantes, de nombreuses photos de famille mais aussi celles des grands, Picasso, François Mitterrand ou Jacques Chirac… Tout est argument pour meubler la solitude.

En découvrant l'homme après le lieu, on est frappé par un autre paradoxe. Autant le marchand de tableaux qui a 35 ans de métier dans le cœur a connu les succès les plus hauts, autant il parle des blessures de son mal-être. Autant la Galerie Marwan Hoss a vécu des années de gloire, reconnue dans le monde entier et par les plus prestigieuses fondations internationales telle celle d'Ernst Beyler, autant il ignore « *Comment faire/ après toutes ces années/ de détresse et de folie/ Poursuivre, me dit-elle* ».

À la lecture de certains poèmes aux accents ultimes, tels que « *J'ai décidé/ de donner à la lave/ mon corps/ et aux étoiles mon sang/ et j'ai demandé au soleil de brûler/ tous mes mots* », je soupçonne l'auteur de *Jours* d'avoir été tenté de mettre fin à ses jours. « *Non, ce livre est trop beau pour que cela soit la fin* », me confie-t-il.

Mais commençons par le commencement. Marwan Hoss est né à Beyrouth en 1948 d'un père libanais et d'une mère italienne. Ses études, il les fait au Collège Protestant, au Lycée français et à l'International College. Il est naturalisé français en 1980. Voici ce qu'indique la notice biographique, on ne peut plus succincte. En débarquant à Paris en 1968, ayant lu Schéhadé, Rimbaud, St-John Perse et Char, bien sûr, mais aussi Jean Genet, André Gide, Supervielle, Octavio Paz et Aragon, il va très vite forger ses armes. Marwan Hoss publie *Le Tireur isolé* chez Guy Levis Mano, éditeur des plus grands poètes dont Georges Schéhadé. Bientôt il exposera les plus grands artistes, Hartung, Zao Won-ki et Ben Nicholson pour ne citer que quelques-uns. Il écrira la monographie de l'œuvre de Pierre Soulages. Il sera président de la FIAC. Il dirigera une revue intitulée *L'Autre*…

> « Lorsque j'écris c'est comme/ Si je tenais ton corps/ Et sur ma feuille/ Je laisse couler/ Le lait du matin. »

En dépit de l'édition bilingue parue en 2008 au Dar an-Nahar, grâce à la traduction d'Antoine Jockey et sous le titre *Œuvre poétique 1971-2004*, ceux et celles qui, au Liban, ont lu Hoss, ne constituent qu'un cercle restreint d'initiés. Le sacré méconnu est pourtant un immense poète – auteur de poèmes « *parmi les plus beaux de la langue française* », selon Pierre Encrevé, en charge de la culture dans le gouvernement de Rocard, en tout cas, l'un des plus noirs et des plus lumineux de notre temps, comme le sont les toiles magistrales de son ami Pierre Soulages. « *Nous construisons un monde/où la lumière sera noire le jour* ».

Rarement poète aura autant aiguisé ses mots. D'ailleurs, sa lame brille dans la « *Lumière du soir* ». Rarement poète aura su sa vie durant se tenir à l'essentiel. À la vérité

© Azdine Boujdaa

des quelques rares mots « *qui ralentissent sa douleur* ». « *Je construirai un abri/ avec l'odeur de ton corps/ dans une solitude/ de larmes et de fer* ».

Avant de prendre congé, le poète qui « *dort parmi les rêves, avec le feu et la peur* » me raconte, debout dans la page sans marge de son appartement, dans ce désert encombré, dans cette solitude dont il tire désormais de la force, le terrible accident de voiture duquel il échappera, indemne en apparence, et ce grâce à sa mère, protégé de la mort par elle, selon les dires du chauffeur marocain de l'autobus que sa voiture avait dangereusement cogné.

Marwan Hoss, qui n'a reçu aucune distinction littéraire, qui ne figure non plus dans quasiment aucune anthologie, qui n'a été l'invité d'honneur d'aucun festival ni Salon et dont l'œuvre n'a fait l'objet d'aucune docte étude universitaire, se prépare, avec *Jours*, à entrer dans l'éternité de la poésie.

Comment expliquez-vous que vos réussites ont été fulgurantes dans la capitale française ?

J'ai eu beaucoup de chance, peu de temps après mon arrivée à Paris, de rencontrer deux maîtres qui m'ont appris comment naviguer dans le monde artistique et littéraire, quoi dire et quoi ne pas faire, deux chênes, Pierre Soulages et René Char, sans l'amitié de qui je n'aurais pas été ce que je suis devenu. Mais malgré mes réussites, rien ne me comblait. Le froufrou des vernissages était un calvaire. Je voguais entre deux rives, entre l'ici et le là-bas, celle du devoir et celle de la poésie. Toute ma vie aura été un exercice d'équilibriste, parfois sur un fil de soie, parfois de fer.

Dans quelles circonstances la Galerie Marwan Hoss a-t-elle fermé ses portes, elle dont le premier événement avait été d'exposer Joan Miro ?

J'ai fermé la galerie il y a 12 ans mais bien avant déjà j'avais alerté les présidents des grandes fondations du monde, les pressant de faire front au sein de l'ICAFA, afin de résister au vent qui allait bouleverser le marché de l'art, emporté par un délire financier. Des acheteurs qui utilisaient l'art comme leur carte de visite lors de ventes aux enchères. Les cotes des artistes atteignaient des sommets vertigineux que nous n'arrivions plus à suivre jetant la suspicion auprès de nos partenaires, collectionneurs…

Les recueils que vous avez publiés ont été souvent distants de nombreuses années. Dix ans entre* Le Tireur isolé *et* Le Retour de la neige. *Six ans entre* Ruptures *et* Déchirures. *Pourquoi ?

Dans ce que j'entreprends, je me donne à fond. D'une certaine façon, je ne peux pas courir deux lièvres à la fois. Mon travail de galeriste a souvent pris le pas sur la poésie. Je sentais parfois que j'abandonnais la poésie en faveur de l'art. Maintenant, j'écris bien davantage.

Comment écrivez-vous ? S'agit-il d'un jaillissement par lequel le poème vous est révélé dans sa forme définitive ou d'un travail laborieux d'élagage ?

Au début, c'est un mot. Une locomotive qui entraîne avec elle d'autres wagons. Ce mot m'habite avec passion. Avec obsession. Parfois, pendant des jours ou des semaines. J'écris mais ensuite je n'en garde que la quintessence. Deux ou trois phrases. D'autres fois, un vers me tombe dessus et je le retranscris tel que. Par exemple ceci, aussi absurde que définitif : « *Comment faire/ pour échapper à la mort/ mourir avant.* » Quoi dire d'autre ? C'est clos. Plus rien. Pour moi le poème, je le dis à haute voix, à mi-voix ou sans voix.

Vous aurez finalement construit une œuvre entière autour de deux mots. La mort et le corps. Ils habitent plus d'une centaine de fois vos poèmes brefs. La mort est* « omniprésente dans la grande poésie » *selon Emily Dickinson. Comme pour Soulages la présence exclusive du noir.

Certains y ont vu la douleur qui m'a frappé à l'âge de quinze ans lorsque j'ai perdu ma mère…
« *Je me souviens encore/ qu'avec l'eau claire du jardin/ j'ai arrosé ton corps/ et posé sur ton visage quinze roses blanches* ».

Propos recueillis par
ANTOINE BOULAD

Poème d'ici

DE ABDULLAH ALMOHSIN

D.R.

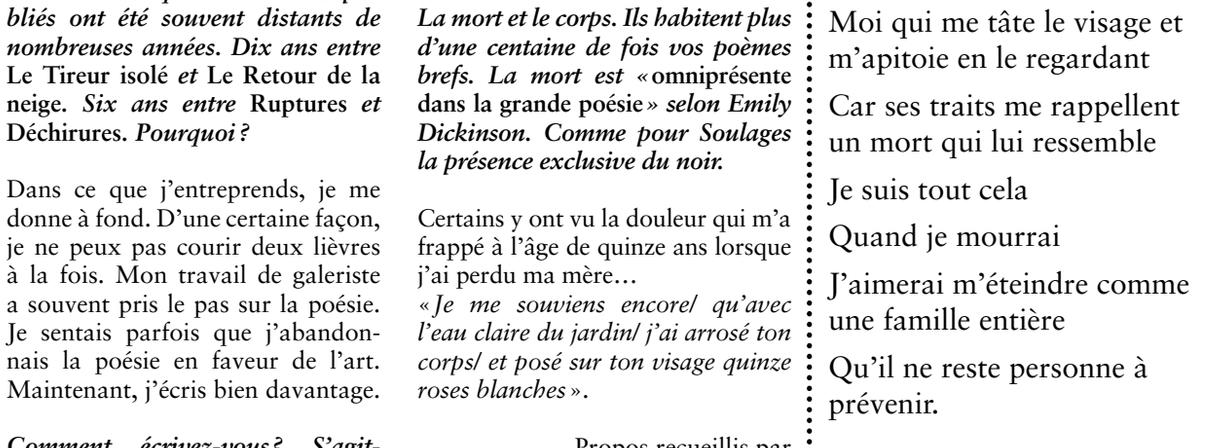
Abdullah Almohsin est né en 1997 en Arabie saoudite. Son premier recueil de poésie paraît en 2014 alors qu'il est âgé de dix-sept ans. Il termine en 2019 des études universitaires de langue anglaise.

Toute une famille

À moi seul je suis une famille
Je suis celui qui m'empêche
de cesser de commettre des
erreurs
Qui me réprimande quand
j'arrête de voire pour pleurer
Qui me réconforte
Qui me pleure
Qui fais mon lit et me borde
Qui m'apporte un grand
oubli
Qui laisse une porte ouverte
aux enfants
Je suis tout ce qui me reste
De tous eux dont j'ai fermé
les yeux
Moi qui mes ai pleurés
Et rassemblé leurs photos
dans le cadre de mon corps
Moi le passé
Dont nous avons brulé le
cadavre et versé les cendres
en moi
Moi qui garde les morts de
ma famille
E fixe le miroir pour prier
pour les ancêtres
Moi qui me tâte le visage et
m'apitoie en le regardant
Car ses traits me rappellent
un mort qui lui ressemble
Je suis tout cela
Quand je mourrai
J'aimerai m'éteindre comme
une famille entière
Qu'il ne reste personne à
prévenir.

Traduit de l'arabe par Souad Labbize

Publicité



Selahattin Demirtas : « Je n'abandonne rien. »

Il est emprisonné depuis 2016 à la prison de haute sécurité d'Edirne et il encourt une peine de prison de 183 ans. Il ne vivra sûrement pas aussi longtemps, mais ses écrits sans doute continueront à vivre, à circuler, à être lus et partagés. Alors que la Turquie ne cesse de s'enfoncer dans la dictature, Selahattin Demirtas poursuit son patient travail d'écriture du fond d'une cellule de douze mètres carrés « *que l'on s'est appliqué à rendre intégralement grise du sol au plafond* » et ne cède en rien sur son engagement pour la démocratie, l'égalité de tous au sein d'une nation réconciliée et la liberté d'être ce que l'on est quels que soient son genre, son appartenance ethnique, son âge, sa classe sociale. Il a fait rêver la Turquie et il entend maintenir vive la flamme de ce rêve. « *J'écris, je dessine, je crée et je n'abandonne rien* », écrit-il dans une lettre à son éditrice le 4 mai 2019.

C'est le 4 novembre 2016 que des policiers débarquent chez Selahattin Demirtas à Diyarbakir. Le coprésident du Parti démocratique des peuples (HDP) est officiellement arrêté pour des liens supposés avec le Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK), considéré par la Turquie comme une organisation terroriste. En réalité, il paie son insolente réussite politique : lors des législatives de 2015, son parti de la gauche laïque est devenu la troisième force du pays, Mais la rage du président turc, que Demirtas appelle « le sultan », dépasse la simple lutte politique pour viser l'homme et, à travers lui, sa terre d'origine. Demirtas a ainsi échappé à plusieurs tentatives d'assassinat.

Il est né le 10 avril 1973 à Elâzig dans le Kurdistan turc, au sein d'une famille zaza, une minorité kurde d'origine indo-iranienne qui a son dialecte propre. Son identité se construit dans une atmosphère de clandestinité, que ce soit dans les salons familiaux ou ailleurs, « *au gré de chants entonnés dans une langue inconnue* », une langue qu'il ne comprend pas. Mais c'est au lycée de Diyarbakir, véritable foyer politique, qu'il prend conscience de ses racines. En 1991, le responsable local du Parti populaire du travail est kidnappé et tué par un groupe de paramilitaires. Le jeune Demirtas fait alors l'expérience physique du fait politique : « *Alors que je me rendais sur la place où allait se dérouler l'enterrement, j'ai croisé un groupe de jeunes en train de courir. Ils étaient poursuivis par des policiers en civil armés de kalachnikovs. J'ai couru comme eux. Après m'être enfui, j'ai participé à l'enterrement* », évoque-t-il sur le site turc *Haber7*. « *C'est à ce moment précis que je suis devenu quelqu'un d'autre.* »

Une soif de justice s'inscrit profondément en lui. Il choisit le droit, devient avocat et se spécialise dans les crimes politiques non résolus. En 2006, il crée la Fondation turque pour les droits de l'homme et le bureau d'Amnesty International à Diyarbakir. L'année suivante, il est élu député pour la première fois et sera régulièrement réélu. Il fonde, en 2011, le HDP, dont il devient le coprésident. C'est son « *entêtement démocratique* » qui lui vaut les nombreuses poursuites pénales dont il fait l'objet. Demirtas dénonce sans relâche « *un présent assourdi par le fracas des blindés et de l'artillerie* » et les vociférations d'un Erdogan, « *apparemment convaincu qu'il lui suffit de hurler de plus en plus fort depuis son palais pour asseoir sa légitimité* ».

D.R.

Son précédent recueil *L'Aurore* a été finaliste du prix Médicis étranger 2018 et lauréat du prix Montluc 2019 Résistance et Liberté. Selahattin Demirtas est à nouveau présent dans cette rentrée littéraire avec un recueil de nouvelles, *Et tournera la roue*, aux éditions Emmanuelle Collas.

Selahattin Demirtas n'est pas seulement un homme politique. Il est aussi le père attentif de deux filles qui grandissent à présent loin de lui, nées de son mariage en 2002 avec Basak, rencontrée à l'université, et qui est institutrice. Basak qui entreprend un voyage de trois mille kilomètres, chaque semaine depuis le début de l'incarcération de son époux, dans le seul but de passer une heure au parloir avec lui et de l'encourager à poursuivre son combat avec les armes de la littérature. Car c'est la prison qui a fait de lui un écrivain, lui qui a toujours écrit mais n'avait jamais trouvé le temps de reprendre, de réécrire, de composer. Ses avocats se sont battus pour qu'il ait du papier et un crayon et depuis, il écrit. Des nouvelles, mais aussi des tribunes qu'il lance à la face du monde comme on jette une bouteille à la mer. Dans l'une d'entre elles, publiée dans *Le Monde* en juin 2018, on peut lire : « *J'écris ces mots depuis le Centre pénitentiaire de haute sécurité d'Edirne.* (…) *La prison est située* (…) *au milieu des champs de tournesols. Chaque année, au mois d'août, les alentours de la prison se parent de vert et de jaune, étouffant dans une immense orgie de couleurs ses murs gris et monotones. Tous, on connaît les tournesols. Ils poussent en l'espace de quelques mois seulement, puis leur face supérieure, d'abord inclinée, se redresse pour regarder le soleil. Depuis ma jeunesse, et aujourd'hui encore, chaque fois que je contemple un champ de tournesols en fleur, j'ai l'impression de voir une foule de jeunes gens serrés côte à côte dans le cortège d'une manifestation.* » Poésie et politique sont chez lui indissociables ; il poursuit en dénonçant les atteintes au droit subies par tous les opposants et réaffirme qu'il ira jusqu'au bout de son combat quel qu'en soit le prix.

> « J'ai toujours cru dans le pouvoir des histoires individuelles et humaines. »

Son second recueil, paru en Turquie le 12 avril 2019, a été tiré à 200 000 exemplaires, chiffre record en Turquie. Parcourant les différentes régions du pays, donnant la parole à plusieurs narrateurs, il se fait tour à tour avocat, agronome, bûcheron, voleur ou chauffeur. Ses nouvelles évoquent le moment où, pour un individu ou une communauté, quelque chose commence à changer et des bouleversements s'opèrent. « *La plupart des hommes politiques pensent énoncer de grandes vérités avec leurs déclarations longues et grandiloquentes. Moi, j'ai toujours cru dans le pouvoir des histoires individuelles et humaines. Je suis coincé entre quatre murs mais il y a des milliers de Demirtas qui sont en train de travailler, ici et là, dans les champs, dans les mines, en entreprise.* (…) *Demirtas est au chômage, il est pauvre. Il est jeune. C'est une femme, c'est un enfant. Il est turc, kurde, arménien ou yézidi. Il est alevi ou sunnite. Peu importe qui il est, son esprit reste fort et son espoir intact* ». Comme pour le précédent recueil, c'est par courrier que les contacts se font entre lui et son éditrice, Emmanuelle Collas. C'est d'ailleurs une lettre qu'elle lui avait fait parvenir alors qu'il était en prison qui a convaincu Demirtas de lui faire confiance, de lui donner carte blanche pour la traduction, l'édition et la promotion de ses nouvelles en français.

Selahattin Demirtas§ n'est pas autorisé à *tweeter*, mais ses proches le font pour lui. Ses messages sont lus attentivement, à Istanbul surtout, où résident et travaillent près de trois millions de kurdes. Le vote kurde était décisif lors du scrutin du 23 juin et Demirtas avait appelé ses partisans à voter pour Ekrem Imamoglu, le candidat de l'opposition pour la mairie d'Istanbul, qu'il a remportée face au candidat d'Erdogan. Immense message d'espoir. « *La roue finira bien par tourner* », dit l'une des nouvelles de son dernier recueil.

Georgia MAKHLOUF

ET TOURNERA LA ROUE de Selahattin Demirtas, *Emmanuelle Collas, 2019, 192 p.*

Le clin d'œil

de Nada NASSAR-CHAOUL

Eco… responsable ?

D.R.

Arrivé chez vous la veille, recommandé par un ami parisien, le jeune homme hirsute, affublé d'une chemise folklo, d'un sac guatémaltèque multicolore et d'étonnantes mules en chanvre textile détonne dans votre salon bourgeois cossu.

Vous lui proposez gentiment un jus pour se rafraîchir. Il hume le breuvage avec suspicion, avant de vous demander d'où il provient. Vous le rassurez, la supérette d'à côté est très bien et ses produits ne sont jamais périmés. Il vous regarde avec pitié : ce qu'il veut savoir, c'est d'où proviennent les fruits. De champs de culture responsable ? *Heu*… vous ne savez pas trop et devez avouer votre ignorance. Le pauvre jus est abandonné *illico*, sous les yeux scandalisés de Soma.

L'arrivée des emplettes dans de braves sacs en plastique bleu lui cause presque un arrêt cardiaque et vous sommez votre concierge de les remplacer par votre vieux sac de plage en toile. Il vous prend pour une folle. Tant pis, vous en serez quitte pour un gros pourboire.

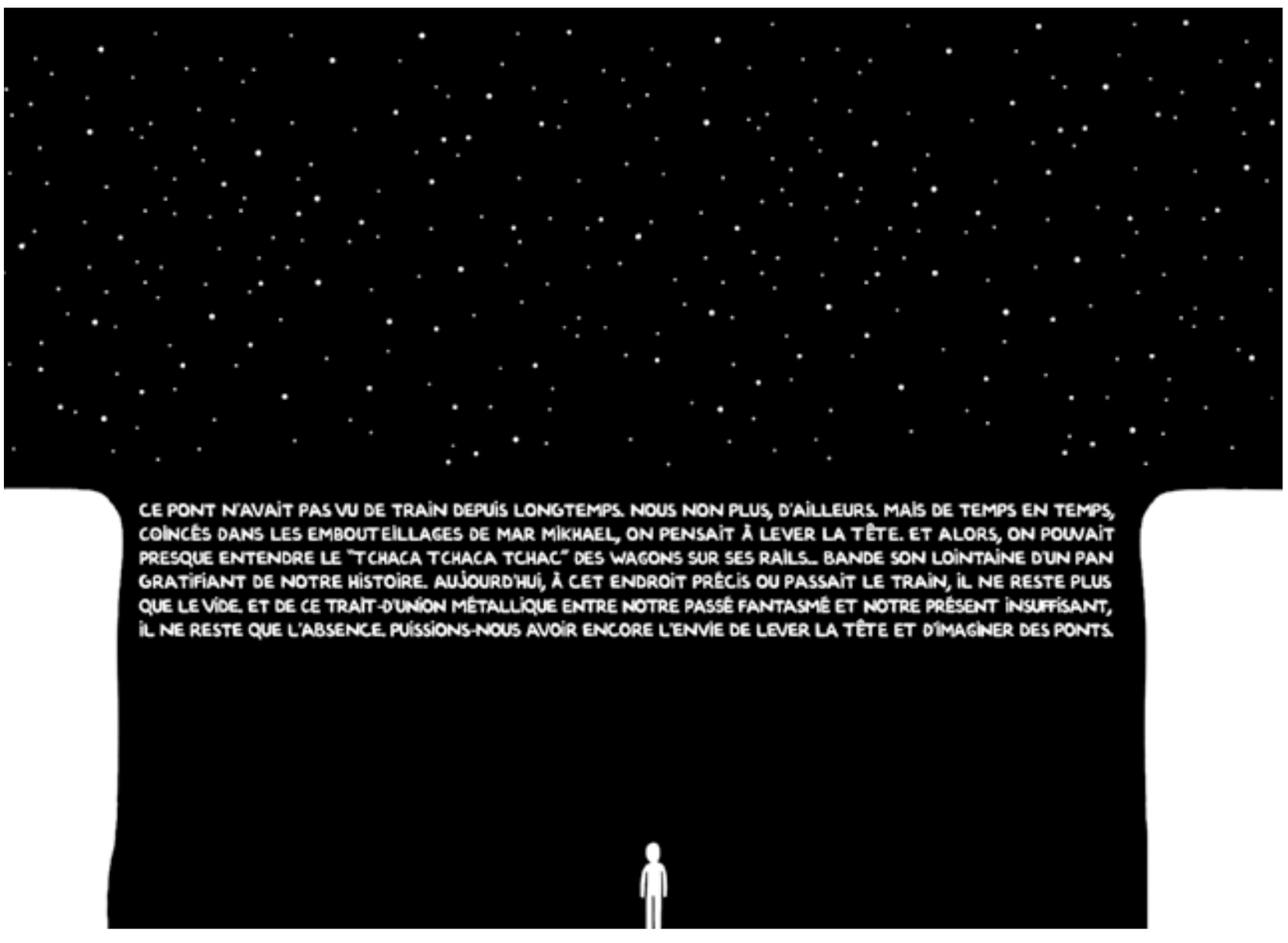
Scandalisé par votre consommation d'électricité, il vous demande de baisser votre thermostat à 16 degrés. Vous le faites par lâcheté et grelottez de froid. Vous avez peut-être sauvé la planète, mais pour le moment, c'est vous qu'on ne pourra pas sauver avec la congestion pulmonaire que vous venez d'attraper.

L'établissement des menus est un véritable casse-tête. Vous finissez par lui servir des lentilles et des pois chiches à tous les repas (en prétendant qu'ils sont bio, vous les avez frauduleusement fourrés dans des sacs en toile vichy), mais résistez courageusement à la fabrication à la maison de votre propre pain (à base d'épeautre grisâtre). C'est que vous avez des dossiers à boucler vous !

Vous le retrouvez à l'aube devant les poubelles de l'immeuble en train de recycler consciencieusement les ordures. Pour le récompenser, vous lui proposez un déjeuner au restaurant, il se récrie : c'est qu'il a toute la plage à nettoyer, lui ! Avant de repartir en France à pied, pour limiter l'indice carbone…

Tant mieux, vous en profiterez pour vous détendre avec une bonne glace industrielle et votre magazine *people* préféré. Vous y apprenez que le duc et la duchesse de Sussex ont décidé, pour sauver la planète, de n'avoir qu'un seul enfant ! Vous ne voyez pas bien le rapport, mais au point où vous en êtes…

Zeina Abirached



Questionnaire de Proust à Ammar Abd Rabbo

D.R.

Né en 1966 à Damas, Ammar Abd Rabbo est journaliste et photographe franco-syrien vivant actuellement au Liban. Il a travaillé pour différentes agences de presse internationales et réalisé de nombreux reportages. Il a publié, entre autres, un livre intitulé *ALEP à elles eux paix* (Noir Blanc Etcetera, 2006). Sa prochaine exposition, IM-Matricules, se tiendra du 5 au 19 septembre à l'Institut français du Liban.

Quel est le principal trait de votre caractère ?
Libre.

Votre qualité préférée chez un homme ?
L'intégrité.

Votre qualité préférée chez une femme ?
L'indépendance.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
Leur indulgence.

Votre principal défaut ?
La curiosité.

Votre occupation préférée ?
Les câlins…

Quel serait votre plus grand malheur ?
Perdre mes capacités, devenir dépendant…

Le pays où vous désireriez vivre ?
Le « pays des Merveilles » !

Votre couleur préférée ?
Plusieurs nuances de bleu…

La fleur que vous aimez ?
Le jasmin… forcément !

Vos auteurs favoris en prose ?
Stefan Zweig, Albert Camus, Elif Shafak, Ahlam Mostaghanemi.

Vos poètes préférés ?
Aragon, Rimbaud, Nizar Qabbani, Mahmoud Darwich…

Vos héros dans la fiction ?
Maître Yoda, Lisbeth Salander, et plein d'« anti-héros » de Woody Allen.

Vos peintres favoris ?
Delacroix, Louay Kayyali, Dali.

Vos héros dans la vie réelle ?
Ceux qui se mobilisent pour sauver leur patrimoine, leurs villes, leur prochain.

Vos prénoms favoris ?
Ceux de mes enfants, Balkis et Omeyr.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?
L'avarice, celle de l'argent, mais aussi celle des sentiments.

Les caractères historiques que vous détestez le plus ?
Staline, Pol Pot, Nasser, Saddam… il y en a tant !

Le fait militaire que vous admirez le plus ?
Le Chinois désarmé et anonyme qui arrête une colonne de chars quelques jours après le massacre de Tian'Anmen à Pékin.

La réforme que vous estimez le plus ?
Celle qui sépare la religion de l'État.

L'état présent de votre esprit ?
Très excité car je commence une nouvelle exposition !

Comment aimeriez-vous mourir ?
Pour mes idées, mais de mort lente, comme chantait Brassens…

Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?
Savoir danser !

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?
Celles faites par amour.

Votre devise ?
« Pour le marcheur, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant. » (Antonio Machado-poète espagnol)

Jean Guilaine, avant l'histoire

MÉMOIRES D'UN PROTOHISTORIEN, LA TRAVERSÉE DES ÂGES de Jean Guilaine, *Odile Jacob, 2019, 480 p.*

J'ai eu le bonheur d'avoir été le collègue de Jean Guilaine pendant quatre ans au Collège de France et d'avoir suivi régulièrement ses publications à destination d'un grand public cultivé. À un peu plus de quatre-vingt ans, il nous livre ses Mémoires, ou plutôt il égrène un certain nombre de souvenirs, soit directement personnels, soit académiques et scientifiques. Son histoire personnelle recoupe celle d'une discipline, la protohistoire dont il est le maître incontesté.

Cette discipline étudie la période forte de plusieurs millénaires qui ont conduit nos lointains prédécesseurs de la sédentarisation et de la constitution des sociétés villageoises aux premiers États. En Méditerranée orientale, foyer de départ du néolithique, elle s'étend de moins 12 000 à moins 3000. En Occident, elle commence vers moins 10 000 pour aller vers moins 600, c'est-à-dire la fondation de Marseille. La néolithisation de l'Europe est donc décalée et est venue de l'Est méditerranéen, non pas de façon continue comme on l'a longtemps cru – les sédentaires remplaçant les chasseurs-cueilleurs –, mais de façon saccadée, avec éventuellement des phases de régression comme les fouilles récentes et les progrès dans la datation l'ont montré.

Ce sont des sociétés anonymes que Jean Guilaine étudie du fait qu'elles n'ont pas d'écriture. Nous ne connaissons pas les noms qu'elles se donnaient et ce qui nous reste d'elles sont des lieux fouillés et des objets. Le protohistorien qu'il est s'est toujours abstenu de spéculer sur une éventuelle appartenance linguistique ou raciale des populations concernées. Il n'aborde pas ainsi la question de l'existence ou non des Indo-Européens.

L'auteur est né dans un milieu modeste peu d'années avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale à Carcassonne. Il a aussi connu la vie de village, celle d'une France rurale qui allait très bientôt disparaître. Il a éprouvé les dures privations du temps de guerre. Après

D.R.

l'occupation de la zone dite libre à la fin 1942 s'y sont ajoutés les dangers de l'occupation et de la lutte des Allemands contre les maquis. Les premières années d'après-guerre voient le maintien du rationnement, mais sont aussi l'occasion d'un vaste défoulement festif.

Bon élève, l'auteur fait une scolarité heureuse au lycée de Carcassonne jusqu'au baccalauréat. À 17 ans, il commence ses études supérieures à Toulouse grâce à une bourse. Deux caractéristiques majeures marquent le temps de sa jeunesse : la découverte très tôt d'une vocation d'archéologue protohistorien qui l'amène à signer ses premiers articles, encore étudiant, et une formation qui se déroule intégralement en terre occitane, très riche en fouilles protohistoriques. Pour soulager ses parents, il passe très tôt l'agrégation d'histoire et enseigne dans des lycées de la région.

Dès 1963, il est recruté au CNRS. Il est alors pris d'une sorte de boulimie de recherches. Il élargit progressivement son domaine à l'ensemble de l'Occident méditerranéen et intègre les approches environnementales. Il consacre de très belles pages au travail dit de terrain, mais est aussi soucieux de perspectives plus larges : le néolithique est ainsi conçu comme un phénomène d'anthropisation du milieu naturel. Il défend l'idée qu'aucune période n'est supérieure aux autres : on s'intéresse trop à la période romaine alors que c'est entre le VIe et le Ier millénaire qu'a été créé le monde rural qui a fait la France.

Il évoque ensuite ses recherches en Espagne, en Italie, dans les Balkans

> C'est entre le VIe et le Ier millénaire qu'a été créé le monde rural qui a fait la France.

jusqu'à Chypre avec quelques escapades en Asie et en Amérique tout en parcourant le cursus des fonctions académiques jusqu'au Collège de France et l'Académie des inscriptions et des belles-lettres. Le tout montre des capacités de travail hors de commun (fouilles, compte-rendu, publications, gestion de la recherche).

Son esprit de synthèse se retrouve dans la dénonciation du mythe d'un âge d'or paléolithique : autant que l'on puisse le déduire des vestiges des chasseurs-cueilleurs, la violence existait déjà entre les êtres humains et le néolithique a vu apparaître ceux qui deviendront des guerriers.

Au fil de ces pages, le lecteur deviendra un familier de ce grand savant et de ce grand monsieur. Il ne pourra que s'en féliciter.

HENRY LAURENS

Hitler, touché, coulé

Le désintérêt d'Hitler pour sa Kriegsmarine est certainement l'un des facteurs qui ont mené son entreprise militaire à sa perte.

HITLER ET LA MER de François Emmanuel Brezet, *Perrin, 2019, 350 p.*

Comme Napoléon – la comparaison s'arrête là ! –, Hitler connaît peu la stratégie maritime. Le (faible) rôle qu'il fera jouer à sa marine pendant la dernière guerre mondiale fait que le sujet est moins connu. Aussi ne peut-on que se féliciter de la parution de *Hitler et la mer* d'Emmanuel Brezet (auteur, entre autres, d'une biographie sur Dönitz).

Le désintérêt d'Hitler pour sa marine tient à plusieurs facteurs, et d'abord à ce qu'il n'a pas oublié que la guerre maritime à outrance, initiée par le Kaiser, avait finalement entraîné l'intervention des États-Unis dans la guerre 14-18 et précipité ainsi la défaite germanique. Il sera donc longtemps prudent quant à faire intervenir massivement sa marine dans l'océan atlantique.

Par ailleurs, sa vision de l'avenir de l'Europe est simple, voire naïve : l'Allemagne, pense Hitler, dirigera le continent européen, tandis que la Grande-Bretagne règnera sur les mers et sur ses colonies, comme si cette dernière pouvait renoncer à son sacro-saint principe de l'équilibre européen. Il sera en outre longtemps convaincu que l'Angleterre ne peut que s'entendre avec lui puisque les Anglais sont racialement égaux aux Allemands.

Jusqu'en 1940, Hitler ménage donc l'Angleterre. En1935, il signe avec elle un traité où il accepte la limitation de sa flotte à 35% de celle des Anglais. Traité qu'il respectera avec des arrière-pensées pour le futur. Il a parfaitement compris que la puissance terrestre ne peut se concevoir « *sans une marine de guerre digne de considération* ». Mais ce faisant, comme la construction des navires prend énormément de temps, l'accord signé avec les Anglais limite de facto à moyen-terme ses capacités qui lui feront défaut le moment venu.

Lorsque la guerre éclate, la seule possibilité de combats offensifs est donc l'attaque des navires de commerce sur laquelle il est, comme on l'a vu, réservé, d'autant que sa marine a des moyens relativement modestes face à la Royal Navy, bientôt appuyée par les Américains qu'il ne veut absolument pas provoquer.

Autre élément fondamental, Hitler ne pense qu'à la Russie. Alors que, dès 41, l'amiral Reader tente de le convaincre qu'un rapprochement avec la France est indispensable pour

D.R.

dominer la Méditerranée et assurer la sécurité de son flanc sud constitué par le Maghreb et l'Afrique sub-saharienne, le Führer s'en tient à un refus poli, restant méfiant vis-à-vis des Français, même après Mers-el-Kebir où la flotte française a pourtant résisté aux Anglais. Son idée est que la guerre ne se joue pas sur ce front, mais bien en Russie. Une fois le sort de cette dernière réglé, il se fait fort d'amener l'Empire britannique à résipiscence.

L'entrée en guerre du Japon et des USA n'entraîne aucune modification fondamentale de sa politique maritime, malgré les demandes et réflexions que l'amiral Reader ne cesse de lui adresser. La marine allemande prône, tant qu'il est temps, une intervention nippo-allemande. « *Une menace sérieuse ne pouvait venir que de l'océan indien, dont le Japon avait parfaitement compris l'importance pour les Anglo-Saxons. Une offensive japonaise* (…) *en direction du golfe d'Aden et du golfe Persique aurait des conséquences décisives sur le développement de la guerre.* »

Mais Hitler souhaite avant tout que les Japonais interviennent contre l'URSS, ce qu'ils ne feront jamais, ayant déjà fort à faire ailleurs. Par la voie diplomatique, ils conseilleront même à Hitler de signer un traité avec Staline. Les Japonais ne seront jamais les alliés dont il rêvait.

Quand on lit ce livre, on est frappé par la richesse des réflexions de la marine allemande qui, à rebours des conceptions d'Hitler, ne cesse de recommander une autre façon d'envisager la guerre. Assiéger l'Angleterre en s'alliant aux Français en Méditerranée, organiser une percée vers l'Asie pour toucher les Indes britanniques… toutes ces propositions (il y en a d'autres) sont chaque fois acceptées par Hitler, mais reportées *sine die*, jusqu'à la victoire sur la Russie qui, les mois passant, devient de plus en plus hypothétique.

Dans ce contexte, la construction de navires et de sous-marins sera donc toujours sacrifiée au profit des armes terrestres. De fait, la marine est le parent pauvre et ne joue qu'un rôle mineur dans la stratégie hitlérienne essentiellement continentale. Reader ne s'y résigne pas jusqu'à sa démission.

L'amiral Dönitz qui lui succède en 1943 n'a pas son étoffe. Fasciné par Hitler qu'il craint, il renonce à être une force de proposition, pour entrer dans les idées de son chef, lequel ne croit plus à l'efficacité des navires de surface, mais seulement à celle des sous-marins qui, face à l'amélioration des techniques de détection des alliés, ne serviront pas à grand-chose.

Mais Hitler ne voit plus rien. Il apprécie Dönitz pour son caractère entièrement soumis, et ce sera lui qu'il désignera comme son dauphin (Dönitz sera condamné à 10 ans de prison au procès de Nuremberg).

En 1945, alors que les Russes sont en Prusse, la guerre est perdue. Les navires allemands servent d'appui aux forces terrestres et joueront un certain rôle dans l'évacuation de soldats et de civils.

Au total, cette étude est très stimulante. Elle montre clairement que, malgré les conseils avisés de sa marine, Hitler a perdu la guerre en raison de ses préjugés. S'il n'avait pas été « handicapé » par sa conception raciale qui l'a conduit à ménager les Anglais et attaquer trop tôt les Russes jugés inférieurs, puis à refuser une collaboration franche avec la France, sans doute l'histoire se fût terminée beaucoup moins bien. En nous éclairant sur le rôle de la marine allemande, *Hitler et la mer* met le doigt sur les défauts ontologiques de la stratégie allemande. Malgré ce qu'on en a dit, elle n'avait aucune ampleur mondiale et se trouvait dès le départ condamnée à l'échec.

HERVÉ BEL

Présumés coupables

Du 17 août 1792 au 31 mai 1795, le Tribunal révolutionnaire a tranché le cas de 4021 suspects, sur base de simples soupçons, plongeant ainsi la fleur de lys et le bonnet phrygien dans un même bain de sang.

LE TRIBUNAL DE LA TERREUR d'Emmanuel Pierrat, *Fayard, 2019, 294 p.*

Ce couac de l'Histoire s'explique en partie par le fait que, pour la première fois en France, « *des individus n'appartenant pas à la classe politique dominante se sont trouvés en position d'exercer le pouvoir politique* » sans disposer de la préparation, de l'éducation ni de la culture commune à ceux qui, jusque-là, avaient conduit le pays. Cela s'explique aussi par le fait que, malgré l'influence de la philosophie des Lumières, il est établi que le désir d'une plus grande liberté religieuse ou politique, de même que celui d'une plus grande égalité entre les classes sociales, bien qu'importants, furent en réalité « secondaires ». Ce qui a conduit l'Ancien Régime à sa perte fut une « *crise financière et alimentaire sans précédent* » succédant à une série d'hivers très rudes et de mauvaises récoltes.

La période appelée Terreur débute avec la création du Tribunal révolutionnaire. Futur rédacteur de la Loi des suspects, Cambacérès propose de créer un Tribunal révolutionnaire « *sans avocat ni appel, juste des juges et leur intime conviction* ». Cette proposition ne faisant pas l'unanimité, Danton, brillant orateur, monte à la tribune : « *Le salut du peuple exige de grands moyens et des mesures terribles… Soyons terribles pour éviter au peuple de l'être.* »

Le Tribunal criminel extraordinaire (c'est ainsi qu'il se nomme d'abord, il ne prendra son nom définitif que quelques mois plus tard) avait pour objectif « *le jugement et la condamnation de toute entreprise contre-révolutionnaire, de tout attentat contre la liberté, l'unité, l'indivisibilité de la République, la sûreté intérieure et extérieure de l'État, et de tous les complots tendant à rétablir la royauté ou à établir toute autre autorité attentatoire à la liberté, à l'égalité et à la souveraineté du peuple* ». Le personnage central de ce tribunal était l'Accusateur public : Fouquier-Tinville. Il était chapeauté par le Comité de salut public, essentiellement composé de Montagnards et où les Girondins

D.R.

étaient pratiquement absents. En juillet 1793, Danton, jugé trop indulgent, en fut exclu. Accusés de modération, Danton et Camille Desmoulins furent exécutés après un simulacre de procès. Il en fut de même pour les Girondins.

Quant à Robespierre, « *l'Incorruptible, l'homme au petit carnet* », cumulant presque tous les pouvoirs, il régnait sur les Jacobins, le Comité de salut public, la Convention, la Montagne, la police et le Tribunal révolutionnaire. Mais « *son autorité devenue despotisme, son intransigeance devenue raideur, sa rigueur devenue intolérance* (…) *ont fini de le rendre insupportable aux yeux de beaucoup* ».

Il fallait frapper les indulgents mais aussi les « exagérés » ; ce qui explique l'inexorable chute de Robespierre, Couthon, du si mal nommé Saint-Just et de Fouquier-Tinville lui-même… Cette « justice » avalera ceux qui l'ont conçue.

S'il y eut des accusés célèbres tels que Charlotte Corday, Olympe de Gouges, Madame Roland, Philippe-Égalité, Marie-Antoinette et Louis XVI… ce tribunal a surtout condamné des anonymes parmi lesquels un grand nombre de « *pauvres types qui n'ont fait de mal à personne* ». À l'apogée de la Terreur, des innocents furent « *exécutés à tort pour une erreur de transcription, pour une homonymie ou parce que le dossier ne porte pas de prénom et qu'alors on envoie à la mort le fils à la place du père, ou le contraire* ».

Cette anomalie de l'Histoire sera lourde de conséquences puisque, créant un précédent, elle servira « *d'exemple à de nombreux procès politiques de masse du XXe siècle* ». Qui mieux qu'un juriste aurait donc pu étudier ce phénomène ? Emmanuel Pierrat est avocat au Barreau de Paris, conservateur du musée du Barreau de Paris, ancien membre du Conseil national des Barreaux et ancien membre du Conseil de l'Ordre. Il est également l'auteur de plus d'une centaine d'ouvrages juridiques et de romans…

À travers le prisme du « Tribunal de la Terreur », il analyse et restitue tout un pan de l'Histoire de France (de la Révolution au coup d'État de Napoléon) sans rien omettre : l'insurrection des Chouans, le martyr de la Vendée, la profanation des tombeaux des rois à Saint-Denis, la déchristianisation (destruction d'églises, de calvaires, de croix, crémation de livres religieux, massacres de prêtres…), la défense d'idées nouvelles, de grandes et belles idées au nom desquelles les pires atrocités furent commises…

LAMIA EL-SAAD

À lire

Beaumarchais revu par Orsenna
Auteur de plusieurs pièces dont le fameux *Mariage de Figaro*, Beaumarchais fut aussi espion, administrateur de la compagnie des eaux, marchand d'armes, inventeur, éditeur de Voltaire et maître de musique auprès des filles de Louis XV. Avec le talent de conteur qu'on lui connaît, l'académicien Erik Orsenna reconstitue dans *Beaumarchais, un aventurier de la liberté* (Stock/France Culture) l'itinéraire de ce personnage fascinant.

• • • • • • • • • • • •

D.R.

Contes populaires du Liban
Les éditions Actes Sud/Sindbad publient le 2 octobre un recueil intitulé *Contes populaires du Liban*, rédigé en arabe par Najla Jraissati Khoury, directrice de la troupe théâtrale « Sandouq el-Ferjeh » (La Boîte à images) dédiée au répertoire populaire des contes et traduit en français par Georgia Makhlouf. La Libanaise est au cœur de ce livre puisque les contes proposés nous racontent des histoires de femmes et mettent en exergue la sagesse féminine.

• • • • • • • • • • • •

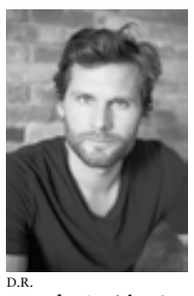
Bon vent, Bonaparte !
Saint-Jean d'Acre 1799. Gouvernée par Jazzar Pacha, un Bosniaque sanguinaire au service de l'Empire ottoman, la ville est assiégée par Bonaparte qui échoue sous ses remparts. Écrivain palestinien né en 1974, Ala Hlehel nous livre, dans *Bon vent, Bonaparte !*, une version romancée et pittoresque de ce siège, traduite en français par Antoine Jockey. Parution le 2 octobre chez Actes Sud.

• • • • • • • • • • • •

D.R.

Hommage à Michel Butor
Les actes du colloque qui s'est tenu autour de Michel Butor au printemps 2018 à la section I de l'Université libanaise sortent ce mois-ci sous le titre : *Michel Butor, Regards sur son œuvre*. Ce beau-livre comportera aussi une sélection rare d'œuvres signées par des peintres, photographes et sculpteurs ayant travaillé avec l'écrivain.

• • • • • • • • • • • •



D.R.

Michalik se met au roman
Comédien de talent, dramaturge ayant à son actif de nombreux succès (*Le Cercle des illusionnistes, Edmond*…), Alexis Michalik publie chez Albin Michel son premier roman intitulé *Loin*, l'histoire d'un fils qui se lance à la recherche de son père disparu vingt ans plus tôt.

À voir

***Chanson douce* sur grand écran**

D.R.

Le roman de Leïla Slimani, *Chanson douce*, prix Goncourt 2016, sort en salles le 27 novembre 2019. Réalisé par Lucie Borleteau, il a pour interprètes Karin Viard, Antoine Reinartz et Leila Bekhti.

Philippe Delerm : « Dire le monde tel qu'il est. »

Né en 1950 à Auvers-sur-Oise, en région parisienne, Philippe Delerm a fait sa vie en Normandie, avec les siens, sa femme Martine, illustratrice et photographe, avec qui il a co-écrit plusieurs livres, et leur fils Vincent, auteur-compositeur-interprète, l'une des stars de la « nouvelle chanson française ». « *Maintenant, s'amuse l'écrivain, on me demande souvent :* "Vous êtes le père de Vincent Delerm ?" » C'est là qu'il a effectué toute sa carrière d'enseignant, à laquelle il n'a jamais renoncé, même après être devenu riche et célèbre. Ce non-parisianisme assumé, cette proximité avec le pays réel et la vraie vie, Delerm les revendique. Ils ont forgé sa vision du monde et ont sans doute contribué à sa popularité. Peu d'auteurs sont moins germanopratins que lui, moins répandus dans les médias, les salons du livre, l'autopromotion. Et pourtant, depuis 1997 et *La Première Gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, devenu un *long-seller* culte, Philippe Delerm est une star, qui a su se constituer un public nombreux et fidèle : chacun de ses livres se vend au moins à 100 000 exemplaires, sans compter les poches et les clubs. Considéré comme le maître de la forme courte, il excelle à observer, décrire et analyser les traits de chacun d'entre nous, saisis dans notre quotidien le plus instantané, sans cruauté mais sans indulgence non plus. Certains critiques snobs et un tantinet condescendants ont voulu voir en lui, de façon superficielle, ne retenant de ses livres que la bienveillance, le goût du bonheur ou un certain hédonisme, un type un peu nunuche, post baba-cool, précurseur du courant *feelgood*. Contresens absolu. Lui se dit moins gentil et moins modeste qu'il n'y paraît, se reconnaît plutôt des affinités avec La Fontaine, La Bruyère, Jules Renard ou Paul Léautaud, qui n'étaient pas des tendres, et affiche l'ambition, à travers ses textes, de « *dire le monde tel qu'il est, de montrer notre époque et ses travers* » et, par là, considérant qu'il y a « *un éternel humain* », d'atteindre à l'universel. Ce pourquoi chacun d'entre nous, lisant Delerm, se reconnaît dans ses personnages, dans leurs pensées, leurs attitudes, leurs gestes. Ce sont ces « *gestes qui nous disent* », justement, à quoi il s'est attaché dans son nouveau recueil, *L'Extase du selfie*, quarante-sept petits bijoux de finesse et de subtilité qui constituent son trente-huitième livre en solo depuis 1983. Pour *L'Orient littéraire*, cet auteur discret a accepté de se raconter, de revenir sur son parcours hors du commun, d'expliquer sa démarche créatrice, non sans humour.

> « J'ai horreur de la transparence et je ne recherche pas la sérénité. »

Comment se porte* La Première Gorgée de bière *?

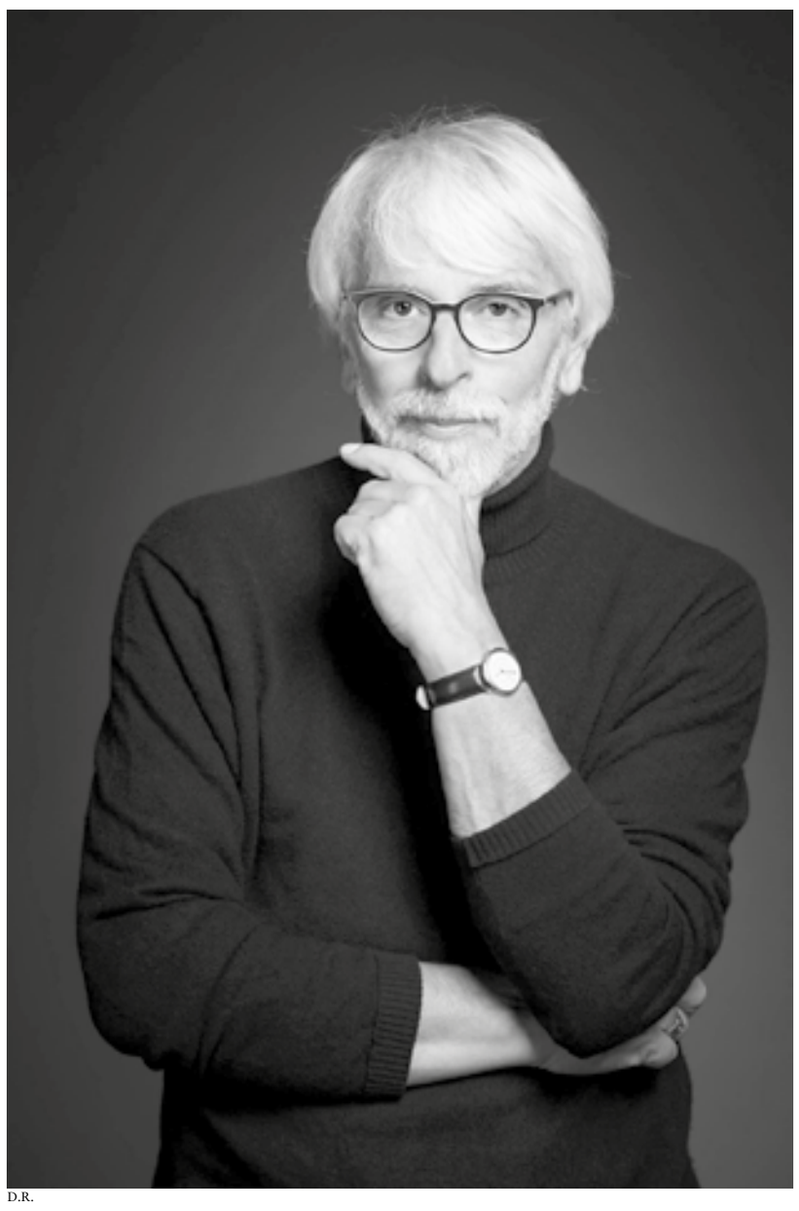
Philippe Delerm. On ne peut mieux ! Depuis sa parution chez L'Arpenteur/Gallimard en 1997, le livre s'est vendu à 1,2 million d'exemplaires en grand format, plus 300 000 en clubs. Il est traduit dans près d'une quarantaine de langues – mais pas en arabe. Il a été n°1 en Allemagne, en Espagne, en Italie. Et il n'est toujours pas en collection de poche, parce qu'il s'en vend encore 15 000 exemplaires chaque année en grand format. Ce qui est tout à fait incroyable. Pourvu que ça dure ! On pourrait penser que tous ceux qu'il intéresse l'ont déjà acheté, eh bien non. Il y a encore des lecteurs qui le découvrent, et le conservent dans leur bibliothèque. Contrairement à d'autres livres de moi, le grand amateur de brocantes que je suis ne l'a jamais trouvé dans aucun vide-grenier.

C'est ce qu'on appelle un livre-culte ?

En tout cas, c'est la pierre philosophale qui a changé ma vie, qui m'a installé en tant qu'écrivain, et qui a fait réexister tous les livres que j'avais publiés avant.

La Première Gorgée de bière *n'était donc pas votre coup d'essai.*

Oh non ! Mon premier livre s'appelait *La Cinquième Saison*, publié en 1983 par Jean-Paul Bertrand aux éditions du Rocher, après dix ans d'envois infructueux à tous les éditeurs de Paris. Bertrand, lui, m'avait dit : « *Un jour, vous serez écrivain !* » Et il a publié dix autres de mes livres, des succès d'estime qui se sont vendus au maximum entre 1000 et 2000 exemplaires. Mais c'était déjà important pour moi d'être édité. Ensuite, il y a eu *La Première Gorgée de bière*, les lecteurs sont venus, et mes onze premiers livres ont été réédités par Le Rocher, avec succès. Ce qui n'était que justice vis-à-vis de mon premier éditeur.



D.R.

La Cinquième Saison, *c'était déjà un recueil de « textes courts » ?*

C'était un roman, inspiré de la forêt normande du Bec-Hellouin, autour de la célèbre abbaye, située non loin de chez moi. Un livre mélancolique dans le ton, dont chaque chapitre était presque un poème en prose. Quelque chose de très poétique, ce qui n'est pas très commercial !

Comment est née* La Première Gorgée de bière *?

À l'origine, c'étaient des textes parus dans la « nrf », alors dirigée par le poète Jacques Réda puis l'écrivain Bertrand Visage, chez Gallimard. C'est Réda, d'ailleurs, qui avait parlé de moi à Gérard Bourgadier, alors directeur de la collection « L'Arpenteur », lequel a décidé de les publier en recueil. C'est ainsi que j'ai été principalement auteur chez Gallimard et au Mercure de France, avec quelques excursions ici ou là, et quelques livres donnés au Rocher en gage de gratitude, jusqu'à ce que je signe un contrat d'exclusivité avec le Seuil, en 2012.

La critique a du mal à définir le genre littéraire que vous pratiquez. Votre éditeur parle d'« instantanés littéraires », on vous accole souvent l'épithète « minimaliste », vous avez tenté de créer l'école des « moins que rien » avec quelques autres auteurs… Qu'en pensez-vous ?

« *Instantanés littéraires* » ne dit pas exactement ce que je fais. Ce n'est pas très satisfaisant. Pas plus que le prétentieux « *fractal* », qui m'est parfois accolé. Moi, j'aime bien « *textes courts* », c'est le genre où je suis le plus à l'aise, plus qu'avec le roman. Dans mon esprit, lorsque je m'y suis aventuré, c'était une alternative au roman et à la poésie. Une écriture jubilatoire, excitante, à la matière infinie, parce que la vie est toujours neuve. À un moment, il est vrai, le genre a failli se cristalliser, autour des « *moins que rien* » : il y avait là François de Cornière, Pierre Autin-Grenier, Eric Holder, Jean-Pierre Ostende et votre serviteur. Nous étions des provinciaux, en-dehors du « système », la vie autour de nous pouvait paraître « exotique » au lecteur, et nous pratiquions un minimalisme formel. Mais la tentative a tourné court : un seul a eu du succès, moi, nous nous sommes perdus de vue, et certains même sont morts.

Comment travaillez-vous ?

J'écris chaque jour, sur des cahiers d'écolier, ce qui me permet un calibrage à peu près égal. Chaque texte fait deux pages, plus quelques lignes. Ça a l'air facile, mais en fait je travaille énormément, et je rature beaucoup, pour parvenir à la fluidité, à l'essentiel. Je ne suis pas Modiano, je vais plus vers la justesse de la sensation que vers la musique de la phrase. Je me sens proche de Jules Renard, ou de Paul Léautaud, mes profs de sveltesse. Même si, paradoxalement, mon écrivain préféré, toutes catégories confondues, c'est Proust !

> « Je suis un anxieux heureux de vivre la plénitude de la vieillesse, un amoureux de la vie en relief. »

Depuis quelques temps, vous avez décidé de « thématiser » vos recueils de textes courts ?

En effet, depuis *La Tranchée d'Arenberg* (Panama, 2007), puis mes trois recueils sur les petites phrases, *Ma Grand-mère avait les mêmes, Je vais passer pour un vieux con* et *Et vous avez eu beau temps ?* (Le Seuil, 2008, 2012 et 2017). Et cela, je pense être le seul à le faire. Cela me permet de dire quelque chose de l'humain, de me moquer avec tendresse de mes contemporains – je suis peut-être un peu misanthrope, moins gentil que d'aucuns le prétendent –, d'atteindre ainsi à une certaine forme d'universalité, et ça c'est une perspective classique, à la façon d'un La Bruyère.

Votre nouveau recueil,* L'Extase du selfie*, ressort à cette démarche ?

Tout à fait. Tout est parti de ce geste de faire glisser un fichier sur son smartphone, en effleurant sa surface. C'est assez joli et nouveau, comme l'objet lui-même. Mais il y a aussi des gestes plus intemporels, comme faire des ricochets dans une rivière, retenir sa boule lorsqu'on pointe à la pétanque, ramasser sa balle entre son pied et sa raquette au tennis, ou conserver son verre de vin au chaud dans sa main, sans le boire tout de suite. Le travail se fait en deux temps : description du geste, fruit d'une observation minutieuse et répétée, puis son interprétation, sans avoir l'air d'un philosophe prétentieux ! Ce n'est pas si simple.

On vous voit peu à la télé et dans les salons du livre, et pourtant chacun de vos livres se vend fort bien. Avez-vous une explication ?

Pendant longtemps, on ne m'a invité nulle part, puis on m'a invité partout. Comme j'étais prof, que j'avais une vie de famille, je ne voulais pas sacrifier tous mes week-ends, ni le temps consacré aux miens, dans des salons du livre. C'était une bonne excuse. Quant aux médias, ça s'est su assez vite que je n'étais pas très « client ». Je ne pense pas qu'être rare desserve jamais, même si on a toujours besoin d'une reconnaissance. Quant à mes ventes, je pense que je fais une littérature trop vendue par rapport à ce qu'elle est, pas si simple que cela. 100 000 exemplaires, mon socle pour les recueils de textes courts (les romans, c'est moins), c'est étonnant. Je devrais être plutôt autour de 20 000. Mais c'est l'effet *Première Gorgée de bière*. Je bénéficie de la fidélité d'un noyau de lecteurs qui n'obéissent pas au diktat des médias.

Savez-vous déjà ce que sera votre prochain ouvrage ?

J'y travaille, hormis quand je sors un nouveau livre. Ce sera un recueil de textes courts contre l'ataraxie, la zénitude, le pseudo *feelgood* qui envahit les tables des libraires : ça me donne envie de vomir ! J'ai horreur de la transparence et je ne recherche pas la sérénité. Je suis un anxieux heureux de vivre la plénitude de la vieillesse, un amoureux de la vie en relief.

Propos recueillis par
JEAN-CLAUDE PERRIER

L'EXTASE DU SELFIE ET AUTRES GESTES QUI NOUS DISENT de Philippe Delerm, *Seuil, 2019, 112 p.*

Roman

Jésus humain, trop humain

Amélie Nothomb revisite à sa façon, décoiffante, la fin de la vie terrestre de Jésus-Christ. À la première personne.

SOIF d'Amélie Nothomb, *Albin Michel, 2019, 152 p.*

Depuis 1992 et *Hygiène de l'assassin*, son premier roman publié, Amélie Nothomb est présente à chaque rentrée romanesque, avec l'un des trois livres qu'elle écrit dans l'année, sélectionné par elle et proposé à son éditeur, Albin Michel. Les deux autres manuscrits, conservés et non détruits, personne ne les lira jamais. C'est grâce à cette régularité de métronome, à son look décalé, à son professionnalisme, à la relation hors du commun qu'elle a nouée et qu'elle entretient avec son public, des lectrices pour la plupart et de vraies fans, que la graphomane belge s'est taillé une place à part dans le paysage médiatico-littéraire français qui l'adore. Et, cas unique ou presque, tous ses livres sont des succès de librairie. Pas moins de 100 000 exemplaires en moyenne, en grand format, avec des pointes pour certains titres devenus des classiques, comme *Hygiène de l'assassin, Stupeur et tremblements* (1999, Grand Prix du roman de l'Académie française) ou *Métaphysique des tubes* (2000). Nothomb possède, entre autres, le talent de trouver souvent de bons titres, qui intriguent et se retiennent, comme ces *Prénoms épicènes*, le roman de l'année passée, et aussi celui de savoir jouer sur des registres différents, renouveler son inspiration. Un livre d'Amélie Nothomb, c'est toujours pareil, c'est toujours elle, et c'est toujours différent. Le roman qu'elle publie à cette rentrée en constitue la parfaite illustration.

Soif (du coup, pour ce titre, l'écrivain ne s'est pas foulé) se veut le récit par Jésus lui-même, à la première personne donc, des dernières heures de son parcours terrestre, depuis son procès organisé par les Romains de Ponce Pilate, à la demande expresse des autorités religieuses juives du Grand Sanhédrin, et pour des raisons politiques, jusqu'à sa mort sur la croix au Golgotha, suivie de sa résurrection, puis de l'Ascension. L'histoire est bien connue, racontée par les Évangiles, que le héros d'Amélie Nothomb, d'ailleurs, n'hésite pas à contester, notamment ceux de Luc et Jean. Par exemple, au moment de trépasser, il n'aurait pas dit : « *Père, pardonne-les, ils ne savent pas ce qu'ils font !* », mais,

© Joel Saget / AFP

plus prosaïquement : « *J'ai soif* ». Il avait en effet refusé de boire depuis son emprisonnement, parce pour lui, avoir soif, c'est être vivant, *incarné*. « *Pour éprouver la soif, il faut être vivant* », dit-il à un moment, de même pour mourir. Car ce qui requiert Amélie Nothomb chez Jésus, ce n'est point le Fils de Dieu, le Messie. C'est l'homme : « *Je suis un homme, rien d'humain ne m'est étranger* », confie-t-il. Ou encore : « *Je n'ai été qu'un homme – et comme j'ai aimé l'être.* » Et c'est cet homme qui se raconte en *flashback* – revenant par exemple sur certains de ses miracles, comme les noces de Cana, son « *préféré* » car le plus gai, le plus vivant, aux antipodes de la guérison d'un lépreux, ou de la résurrection de Lazare –, et écrit ses mémoires juste avant de mourir, sans surprise (« *J'ai toujours su que l'on me condamnerait à mort* »), sur le ton de la confidence, voire de la familiarité, dans un style très moderne, avec un vocabulaire très contemporain : « *bled, guignol, ouais, patelin, bouffe* »…

Au passage, il dépeint aussi ses rapports avec les autres acteurs de sa destinée : son père, à qui il n'hésite pas à adresser des reproches (« *Tu es susceptible* », « *Tu ne connais pas l'amour* ») ; sa mère Marie, son père adoptif Joseph (mort accidentellement, tombé d'un toit), pour qui il éprouve une immense tendresse ; Marie-Madeleine, son « *amoureuse* » avec qui, rétrospectivement, il regrette de n'avoir pas mené une longue vie de berger, obscure, tranquille, heureuse ; Pierre, un « *colosse* », alors que lui ne pèse que 55 kilos ; ou encore Judas, « *un drôle de type* ».

Le déroulé des événements est conforme à la tradition chrétienne. Ce qui l'est moins, on l'aura compris, c'est l'image de Jésus, sa façon de s'exprimer et surtout cette tendance à l'introspection qui tourne au débat théologique et, à l'issue d'un examen de conscience douloureux, cette interrogation fondamentale et inouïe : « *Est-ce que je crois ?* » Car si le Christ lui-même doute, comment ceux qui l'ont suivi, les centaines de millions de croyants qui se revendiquent aujourd'hui de lui, pourraient-ils avoir la foi ?

> Ce qui requiert Amélie Nothomb chez Jésus, ce n'est point le Fils de Dieu, le Messie. C'est l'homme.

Le roman d'Amélie Nothomb devrait susciter discussions, débats, voire polémiques, certains pouvant estimer qu'il aligne un grand nombre de blasphèmes. Tandis que d'autres se prendront d'affection pour ce Jésus humain, trop humain, qui se remet en question, a peur, non point tant de la mort que des souffrances de la crucifixion, et regrette la peine, le mal qu'il a pu causer aux autres. À la toute fin, cependant, une fois que tout est accompli, il vient, depuis l'au-delà, nous rassurer : la mort, d'après lui, n'est pas si terrible, elle ressemble à une infinie solitude, comparable à celle de l'écrivain, ou à celle du lecteur qui le lit. Et puis, enfin et surtout : « *L'enfer n'existe pas.* » Ce sont les Mauriac d'aujourd'hui qui vont être contents. Amélie Nothomb possède l'art de toujours retomber sur ses pieds. Son héros, lui, aurait dit : « *ses pattes* ».

JEAN-CLAUDE PERRIER

La fiction si réaliste du Brexit

Jonathan Coe raconte comment les arguments qui vont conduire à la sortie de l'Union européenne s'invitent progressivement dans la vie de personnages insouciants.

LE CŒUR DE L'ANGLETERRE de Jonathan Coe, traduit de l'anglais par Josée Kamoun, *Gallimard, 2019, 550 p.*

Qu'un roman permette de mieux comprendre un lieu et/ou une époque donnée, quand il n'anticipe pas tout bonnement leur évolution, n'est pas nouveau. C'est d'ailleurs à cette aune que l'on évalue un classique de la littérature. Cependant, pour pouvoir rendre un tel verdict, il faut le recul du temps. Impossible donc de dire d'ores et déjà si le nouvel opus de Jonathan Coe est promis au Panthéon de la littérature mondiale. Une chose est sûre toutefois : il capte avec brio l'esprit qui règne dans son pays depuis une décennie. Doit-on s'étonner de ce tour de force ? Ce natif de Bromsgrove – localité proche de Birmingham – est l'auteur d'une vingtaine de livres. Le présenter comme un des illustres ambassadeurs des Lettres britanniques ne saurait donc relever de l'hyperbole.

La question du Brexit est en toile de fond de sa dernière fiction. Elle démarre en 2010 – le travailliste Gordon Brown est alors Premier ministre – et montre comment les ressorts qui vont conduire à ce vote s'invitent dans la vie d'une bande de quinquagénaires plutôt désinvoltes – certains figuraient déjà dans *Bienvenue au club*. Ces derniers représentent une Angleterre urbaine, privilégiée qui, au début du livre en tout cas, ne perçoit qu'une partie seulement de la colère citoyenne : « *Les salaires sont gelés, aucune sécurité de l'emploi, pas de plans retraite, les vacances en famille c'est fini, réparer la voiture c'est trop cher. Il y a quelques années, les gens avaient l'impression d'être riches. Aujourd'hui ils se sentent pauvres.* »

Cette première strate de personnages – la galerie est dense – partage la même éducation. Ils sont quasiment tous bien nés, ont fréquenté des écoles prestigieuses, fréquentent des individus appartenant à la même classe sociale. Voici, pour ne citer qu'eux, Benjamin Trotter qui passe son temps à écrire mais peine à se faire éditer par son ami Philip Chase, ou encore Doug Anderton, journaliste politique supposé de gauche mais dont le lecteur finit par se demander où est passé son engagement. Leur point commun ? Ils sont totalement aveugles à ce qui passe dans le pays « réel ». Pour pouvoir prendre conscience que leur petit microcosme est tout sauf représentatif de l'état de l'Angleterre, il leur faut des éclaireurs.

© Ulf Andersen / Getty Images

Sophie Potter est de ceux-là. Elle s'éprend de Ian Coleman, un « facilitateur » rencontré lors d'un stage organisé pour mauvais conducteurs qui a de plus en plus de mal à dissimuler ses préjugés raciaux. Surtout lorsqu'une de ses collègues d'origine pakistanaise obtient une promotion qu'il attendait désespérément. Il y a Helena qui peste contre la disparition de la poste : « *Maintenant, quand je veux expédier un paquet, je dois prendre la voiture et aller jusqu'à Stratford, où c'est la croix et la bannière pour se garer.* » Et que dire de Sohan, animateur de débat et collaborateur régulier du *New Statesman* et du *Times*, inquiet de voir le Qatar multiplier les acquisitions immobilières à Londres : « *Nous sommes en train de nous vendre morceau par morceau depuis des années.* »

Jonathan Coe décrit aussi la montée du racisme, conséquence du sentiment – supposé ou réel – d'être un laissé-pour-compte dans son propre pays. Et que les personnages privilégiés issus de la bourgeoisie londonienne ne s'imaginent pas pouvoir longtemps échapper aux futurs électeurs du Brexit. Ces derniers se multipliant, il y a toujours quelqu'un, dans un périmètre proche, pour incarner la mauvaise conscience du royaume. Voyez Wilcox, passager du Topaz IV, bateau de croisière dans lequel un couple décide de passer des vacances. Il passe son temps à multiplier les remarques abjectes : « *Les Noirs, les Asiatiques, les musulmans, les homos, il n'y en a que pour eux. Mais un mec qui a du talent comme Ian, c'est une autre histoire.* »

Ce que l'auteur de *Testament à l'anglaise* met en lumière c'est la vague montante du mécontentement alimentée par une rancœur aux origines disparates et lointaines : « *La clef de voûte de son système de croyances demeurait qu'à l'époque de son enfance il y avait plus de cohésion, d'unité, de tendance au consensus en Angleterre. Tout s'était petit à petit délité avec le résultat des élections en 1979.* » Cette acrimonie charrie à la fois la stigmatisation continue de l'Union européenne accusée de tous les maux, la colère de voir les grandes enseignes aux mains de capitaux étrangers remplacer le petit commerce britannique ou encore, donc, le racisme à l'encontre de citoyens d'origine étrangère accusés de refuser l'assimilation.

Un enfer, ce pays ? Laissons à un des personnages inventés par Jonathan Coe le soin de répondre avec un flegme *so british* : « *Parfois c'est sympa, parfois c'est désagréable, et le plus souvent c'est tout ce qu'il y a de plus bizarre. Mais voilà, c'est l'Angleterre. Elle nous colle aux semelles.* »

William IRIGOYEN

L'amour est une chasse de haut vol

D.R.

LES IMPARFAITS de Sandrine Yazbeck, *Albin Michel, 2019, 154 p.*

Sandrine Yazbeck en est à son premier roman, *Les Imparfaits*, paru récemment chez Albin Michel. Cette franco-libanaise, ancienne avocate internationale installée avec sa famille à Boston, ne promène pas son pays natal dans sa langue d'adoption comme ont l'habitude de le faire les auteurs francophones du pays du Cèdre. Et puis c'est durant son séjour à Londres qu'elle a choisi ses personnages, en regardant de la rue un monsieur d'âge mûr qui, de sa fenêtre, regardait nulle part. Ces personnages sont en petit nombre et forment l'éternel triangle amoureux, Gamal, Howard et Clara.

Yazbeck a mijoté son texte pendant une dizaine d'années avec toutes les interruptions possibles pour enfin signer son livre à quarante ans. Cette maturité était peut-être nécessaire pour l'aider à explorer la complexité des rapports d'attachement, de jalousie feutrée et la mémoire meurtrie, derrière les apparences et les codes contraignants entre un Anglais conservateur d'origine et un autre d'adoption.

Gamal, comme son nom le laisse deviner, est égyptien ; il évoque rarement les bords du Nil et semble plus préoccupé, dans la solitude de sa retraite de journaliste, à dérouler son amitié avec Howard, fils de conservateurs aristocrates et journaliste lui-même. L'Anglais hante plutôt les bureaux de la presse londonienne alors que son acolyte préfère le terrain surtout lorsque le Moyen-Orient est enflammé par les guerres, ce qui lui arrive souvent. Nous sommes face à deux messieurs à l'abord imposant mais qui, au fil des pages, se fissurent, dévoilent leurs faiblesses et leurs regrets. Ces « imparfaits » prennent la parole en alternance et leurs voix qui se côtoient sans s'entrechoquer forment la matière du roman, avec quelques pages extraites du journal de Clara, retrouvé après sa mort et qui éclaire encore mieux la fragilité des rapports humains.

À Londres, en 2013, les choses semblaient pourtant parties pour une retraite en forme. Clara, la femme de Gamal, a disparu depuis cinq ans, Gamal renonce à la chercher par amour-propre probablement et poursuit sa routine amicale avec Howard. L'élément « perturbateur » ne tarde pas à surgir et à réveiller le passé proche et lointain : Gamal découvre par hasard, dans les papiers de Howard, que celui-ci a fait le voyage de Londres à Positano en Italie. Positano est le village natal de Clara. Coup de tonnerre dans le ciel serein de l'amitié. Gamal, qui semblait avoir rangé le souvenir de sa femme dans le fond du placard, commence à ressasser des idées noires de trahison ; Howard se rend compte des dégâts : « *Comment avions-nous pu en arriver là, Gamal et moi ?* (...) *Que restait-il de notre amitié ?* »

Leurs divergences rejaillissent sur leurs métiers, Gamal accuse Howard d'avoir suivi dans le journalisme la carrière bien rangée que son père lui avait tracée tandis que Howard lui reproche de prendre des risques à vouloir sauver le monde et… mentir à ses lecteurs ou leur donner de fausses espérances.

Les choses s'avèrent pourtant bien plus compliquées : Clara, malade en phase avancée, est partie pour mourir dans son village d'enfance et Howard en veut à Gamal de s'être désintéressé de son sort. C'est que Howard aime Clara qui a dû épouser le « mauvais » larron et elle le note : « *Ma vie m'apparut tout à coup terriblement dissonante depuis des années, terriblement à côté de ce qu'elle a dû être.* »

Yazbeck déconstruit avec beaucoup de finesse ces méandres amoureux et rappelle au passage une aventure bien plus tumultueuse avec une journaliste iranienne sur fond de combats et d'explosions meurtrières. Elle défend si bien ses personnages dans leurs destins respectifs et bien sûr antagonistes, confirmant l'expression célèbre : « *L'amour est une chasse de haut vol.* »

Jabbour DOUAIHY

Londres 2019 et la nouvelle Antigone

EMBRASEMENTS de Kamila Shamsie, traduit de l'anglais (Pakistan) par Eric Auzoux, *Actes Sud, 2019, 318 p.*

La tragédie d'Antigone qui oppose la raison d'État à l'amour fraternel est éternelle. Kamila Shamsie, auteure d'origine pakistanaise qui vit et écrit à Londres transpose dans ce beau roman cette terrible histoire en évoquant le drame que vivent aujourd'hui les familles déchirées par le jihad, partagées entre leur volonté de s'intégrer dans le monde occidental et la fascination qu'exerce sur certains le mythe de la guerre sainte qui se déroule aux confins de la Syrie et de l'Irak.

Les héros du livre sont trois jeunes issus d'une famille pakistanaise mais nés et éduqués à Londres. Leur mère est décédée, leur père, parti il y a longtemps pour combattre sur les champs de bataille du jihad, est mort en arrivant à Guantanamo. Les deux filles, Isma et Aneeka, poursuivent de brillantes études supérieures à Londres et à Boston. Le garçon, Pavait, jumeau d'Aneeka, se cherche un sens à sa vie et un père de substitution. Il est une proie facile pour un recruteur de Daech qui lui fait espérer la rencontre avec d'anciens compagnons d'armes de son père s'il accepte de partir à Raqqa et de participer lui aussi à la lutte sacrée contre les infidèles.

Pour le jeune homme, la déception est immense. L'ambiance à Raqqa où il travaille dans le service audiovisuel est terrifiante. Au bout de quelques mois, il essaie de

D.R.

s'échapper et de rentrer à Londres, mais ce n'est pas si facile. C'est alors que la tragédie se noue.

Entre-temps, sa jumelle Anneeka a entamé une relation amoureuse passionnée avec Eamonn qui est le fils du nouveau ministre de l'Intérieur britannique, un politicien conservateur fils d'émigrés pakistanais lui aussi qui affiche une attitude intransigeante à l'encontre des jihadistes, qu'ils soient repentis ou pas. Pour cet homme ambitieux qui espère devenir un jour Premier ministre, il s'agit de faire oublier ses origines, de montrer qu'il est plus dur encore que ses collègues anglo-saxons et sans pitié à l'encontre des terroristes.

C'est en vain qu'Eamonn sollicite son aide pour autoriser le retour du frère. Les médias, les politiques apprennent cette affaire qui suscite un énorme scandale et compromet la situation du ministre. Pendant ce temps, Pavait a réussi à s'évader de Raqqa. Arrivé à Istanbul, il essaie de se rendre au consulat britannique mais il est rattrapé par les tueurs de Daech qui l'assassinent pour le punir de sa désertion.

Désormais, Anneeka, nouvelle Antigone, mène le combat pour rapatrier à Londres le corps de son frère, mais le ministre reste inflexible : les terroristes, même morts, n'ont pas leur place sur le territoire britannique. Son fils rejoint la femme qu'il aime à Istanbul où elle veille sur la dépouille de son frère sous le regard des chaînes de télévision et des vengeurs de Daech.

L'auteure a su non seulement donner une actualité brulante à cette histoire séculaire mais elle évoque de manière incisive l'impact du phénomène du terrorisme sur les institutions britanniques. Elle décrit notamment l'action des services de renseignements, le fameux MI5 pratiquant une surveillance de plus en plus envahissante et de moins en moins respectueux des libertés individuelles ainsi que les intrigues politiques au sein d'un parti conservateur qui se méfie d'un ministre musulman trop ambitieux. Surtout, elle montre la frénésie des médias, télévision et tabloïds traitant sans scrupule et sans aucun souci de véracité de cette idylle choquante entre le fils du ministre de l'Intérieur, et la fille et la sœur de dangereux terroristes. On mesure mieux la pression qui s'exerce sur des familles obligées d'assumer les dérives de leurs parents et de se justifier en permanence en répondant à d'interminables interrogatoires.

Ce roman va donc bien au-delà de la description des destins fracassés de quatre jeunes. Il restitue un climat de peur qui atteint toute une société et en premier lieu des immigrés récents qui pensaient trouver à Londres la paix et réussir leur épanouissement personnel et sont rattrapés par des événements qui se déroulent à des milliers de kilomètres des îles britanniques. Un témoignage qui ne peut laisser indifférent le lecteur.

Antoine DE TARLÉ

L'enfant disparu et la machine de la rumeur

LANNY de Max Porter, traduit de l'anglais par Charles Recoursé, *Seuil, 2019, 240 p.*

C'est l'histoire d'un jeune couple, les Lloyd, qui s'installe dans un village à quelques kilomètres de Londres. Robert travaille à la City où il se rend tous les jours ; Jolie, ancienne actrice, écrit un polar sanglant quand elle ne s'occupe pas de leur fils, Lanny. Lanny est un drôle de gamin. Rêveur, imaginatif, aventureux, aussi excentrique que sauvage. Ce qu'il dit et fait – plutôt ce que les autres, l'entourage, rapportent de ses activités et de ses dires – est toujours surprenant, plein d'une sagesse et d'une fantaisie folles. Il est libre et ses parents le laissent libre.

Dans le village il y a une vieille dame, la taulière, témoin de la Seconde Guerre mondiale, il y a des gens sans histoires, une salle municipale, des élèves et des parents d'élèves, un pub et des clients de pub, un vieil artiste célèbre surnommé Le Dingue chez qui Lanny prend et dispense des cours de dessin, il y a une créature fabuleuse, de légende, sorte d'homme-feuilles, d'homme-arbre. Le Père Lathrée Morte peut aller partout où il veut et se glisser dans toutes les substances possibles ; il est la mémoire du lieu, son rêve, le réceptacle des pensées et des paroles de ses habitants.

D.R.

Un jour Lanny disparaît plus longtemps que d'habitude, il disparaît vraiment. Le roman de Max Porter change alors de forme, augmente en polyphonie. Il cesse d'être l'alternance des monologues marqués de Robert, de Jolie, du Dingue, de la vieille dame, du Père Lathrée Morte, racontant les uns après les autres des morceaux de leur quotidien, des morceaux de la vie ordinaire du village et de la vie extraordinaire de Lanny ; désormais une foule bien plus vaste, allant du couple Lloyd et de leurs voisins à l'Angleterre tout entière, s'empare de la disparition de l'enfant – drame familial ultime en même temps que fétiche des médias et de l'industrie culturelle (les séries télévisées exploitant ce phénomène ne se comptent plus). Le manque qui s'ouvre avec la disparition de Lanny est aussitôt rempli par l'infatigable machine narrative de la rumeur, par cette trame flottante, monstrueuse, que chacun, proche ou simple spectateur, nourrit et alimente – écrit et diffuse – à son échelle, selon des motivations propres, sinon contraires. À travers ses hypothèses et les commentaires émis, ses manifestations de sympathie et de jalousie, ses accusations, parfois ses actes de violence, chaque relais de la rumeur vise à résoudre l'énigme insupportable de l'événement autant qu'à la différer, à s'en distinguer autant qu'à se l'approprier.

Le roman, l'écriture de Max Porter est magnifique dans sa façon – subtile, extrêmement inventive – de creuser l'intériorité des personnages en même temps que de représenter le nombre, la foule œuvrant derrière la rumeur, dans sa capacité à orchestrer la parole divisée et multiple de celle-ci comme le ferait, justement, un homme-feuille, un homme-arbre, une créature fabuleuse aux pouvoirs d'écoute et de restitution hors du commun.

Oliver ROHE